

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Moyen-Orient sur la base du droit de l'État d'Israël à la sécurité et sur la reconnaissance du droit à un État du peuple palestinien.

ISSN : 0757-2395

N° 316 – Mai 2014 – 32^e année

MENSUEL EDITE PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 5,50 €

Cycle "La Naïe Presse a 80 ans"

Mai 1938 - Actions pour les immigrés NP 4

HISTOIRE-MÉMOIRE

Rwanda 94 N. Mokobodzki 8-9

Art spolié - Une enquête F. Mathieu 2

Une naissance à Fresnes - I. Esther S. Gebuhrer 6

MONDE

Entretien sur les négociations israélo-palestiniennes M. Schattner 3

... la gauche israélienne adhère aux valeurs juives C. Avital 3

Enjeux économiques des institutions européennes J. Lewkowicz 3

Entretien sur l'Ukraine J. Geronimo 3

François ne fait pas le pape H. Levart 10

LITTÉRATURE

"Les cercles de l'enfer" de Piotr Rawicz G.-G. Lemaire 5

"Seul à Berlin" J. Galili-Lafon 7

Cycle "Être juif au XXI^e siècle"

Un Juif de nuit M. Guedj 4

CULTURE

Théâtre : Tartuffe - Platero y yo - Marionnettes-nous S. Endewelt 10-11

Cinéma : Trois sœurs du Yunnan - La règle du jeu - Partie de campagne L. Laufer 11

25 MAI - AUX URNES, CITOYENS !

Invoquant les directives de l'Union européenne, le gouvernement poursuit la privatisation du service public, le démantèlement de la production et de l'emploi, la baisse du pouvoir d'achat.

Vous n'êtes pas d'accord ? Dites-le. ■

P. 3 lire Enjeux économiques des institutions européennes

GÉNOCIDE DU RWANDA

P. 8-9 20^e anniversaire : faire enfin la lumière ... ■



27 MAI 2014 - 1^{re} JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE

P. 6-7 Des résistants, en France, en Allemagne... ■

À date anniversaire de la création du *Conseil National de la Résistance*, première célébration en France, cette année, d'une journée de mémoire dédiée à la Résistance (loi du 19/07/2013).

PNM

OUVRIR LA VOIE À L'EXTRÊME DROITE OU CONSTRUIRE UNE EUROPE DÉMOCRATIQUE ?

Editorial

Après le succès de la manifestation anti-austérité du 12 avril, les élections européennes du 25 mai doivent ouvrir la possibilité de se prononcer pour une Europe débarrassée du carcan du profit financier et de son orientation politique actuelle. Cela permettrait d'exprimer la volonté d'un changement réel, pour une Europe de la coopération entre les peuples, pour le respect et le développement des droits et garanties dont bénéficient les salariés et l'ensemble de la population, pour le respect de l'environnement.

Au-delà, les peuples européens ont une nouvelle alliance à construire. Celle-ci ne doit pas se limiter à l'influence actuelle de telle ou telle formation politique mais, plutôt, se baser sur la solidarité naturelle d'intérêts, sous-jacente à tous ceux qui ne vivent que de leur travail. Cette alliance doit se situer à rebours de celle qui ne conçoit l'Europe que comme un lieu où règne « la concurrence libre et non faussée ». Elle doit refuser de faire de chaque salarié l'ennemi d'un autre salarié et œuvrer pour l'entente entre les peuples européens, contre toutes les manœuvres belliqueuses, telles que celles visibles aujourd'hui en Ukraine.

Sans oublier les dangereuses négociations menées en catimini par des représentants de la Commis-

sion européenne et des États-Unis pour créer un grand marché transatlantique au seul profit des multinationales, qui mettrait à bas les acquis sociaux, environnementaux, culturels, alimentaires en vigueur sur le vieux continent.

Les élections municipales ont été marquées par un taux d'abstention jamais atteint dans un scrutin de ce type. Même si l'on retranche ceux qui, par principe, refusent de voter à toute élection, une proportion importante de citoyens a refusé de s'exprimer lors de cette consultation-ci. Ils ne pouvaient cependant ignorer que les résultats auraient une portée s'étendant au-delà du renouvellement de leurs élus locaux. Force est aussi de constater que pour une grande part, c'est le PS qui a fait les frais de ce refus de s'exprimer. Ainsi, nombre de ses électeurs habituels, ne voulant pas voter à droite et souhaitant signifier leur mécontentement de la politique d'austérité n'ont, paradoxalement, envisagé d'autre moyen de s'exprimer que l'abstention.

Ils n'ont visiblement pas été entendus puisque, dans les jours qui ont suivi cette consultation nationale, un nouveau gouvernement a été nommé, non pour changer d'orientation mais plutôt pour poursuivre l'ancienne – aides au patronat (30 milliards), augmentation de la TVA, diminution des

dépenses publiques (50 milliards) – restreignant ainsi des services publics ou protections sociales déjà insuffisants.

Ce refus de tirer les leçons de l'échec devient une habitude. Le *Traité constitutionnel européen* n'a-t-il pas été rejeté par référendum en 2005 ? La plus grande substance en a néanmoins été reprise pour la mettre en œuvre deux ans plus tard. Un Président de la République n'a-t-il pas été élu en 2012 pour faire son ennemi, selon ses dires, de la finance internationale ? C'est, cependant, une politique de subventionnement du patronat qui a été décidée. On peut vraiment se demander si les mots de « démocratie » et de « souveraineté du peuple » ont encore un sens en France.

Le refus de faire droit aux aspirations populaires ne peut servir longtemps de ligne de conduite. Déjà, voit-on le soutien au gouvernement Valls – au sein même des élus PS – être plus que nuancé. Nos gouvernants, s'ils ne veulent ouvrir la voie au populisme en France, comme ailleurs en Europe, doivent tenir compte de la terrible leçon des dernières élections municipales.

C'est, tout naturellement, en conformité avec les valeurs qu'ont su mettre en œuvre nos aînés dès avant de s'engager dans la Résistance, que nous agissons, et appelons à agir en ce sens. ■

25 avril 2014



Notre amie **Claude Liberman**, entourée de trois musiciens*, nous emmène dans l'univers chaleureux de ses grands-parents, juifs ashkénazes d'Europe de l'Est. À travers un voyage "paroles et musique", la vie quotidienne d'une petite communauté de langue yiddish, aujourd'hui disparue, surgit, en français, avec force, tendresse et humour au travers des chansons et anecdotes (witz) qu'avec générosité et talent, Claude sait nous offrir, pour notre plus grand plaisir.

20 et 27 mai au Théâtre de Nesle :

Superbes soirées en perspective !

* **Cédric Ricard**, clarinette, **Babeth Chancel**, accordéon, **Tristan François**, guitare

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :

1934-1993: quotidienne en yiddish, *Naïe Presse*
(clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 0614 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Coordination

Nicole Mokobodzki, Tauba-Raymonde Alman

Conseil de rédaction

Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet,
Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka,
Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements

Secrétaire de rédaction

Tauba-Raymonde Alman

Rédaction - Administration

14, rue de Paradis

75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 16

Fax : 01 45 23 00 96

Courriel : luje@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 28 euros

1 an 55 euros

Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL

PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal

"pas comme les autres"

magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse
postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE

(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

HISTOIRE - ART spolié

I. La découverte à Munich et Salzbourg de véritables musées d'« œuvres spoliées » par les nazis a pris de court le législateur allemand

Lorsque, fin février, début mars 2012, des enquêteurs du service bavarois des douanes pénètrent dans l'appartement de Cornelius Gurlitt à Schwabing, dans la banlieue munichoise, ils n'en croient pas leurs yeux. Dans un amas d'objets en désordre et d'ordures, ils découvrent dans des cartons plus de 1 400 tableaux dus à des maîtres de l'art moderne de la première partie du XX^e siècle, dont Picasso, Matisse, Chagall, Beckmann, Marc, Kirchner, Kokoschka, Klee, Barlach, Munch, œuvres que les enquêteurs ne mettent pas longtemps à identifier comme étant en bonne partie de l'« art spolié » par les nazis. Plus encore, certaines œuvres, dues notamment à Dix et à Chagall, étaient totalement inconnues.

L'enquête commence fin septembre 2010 après que, porteur d'une grosse somme, Cornelius Gurlitt, ait été contrôlé dans le train Zurich-Munich par des inspecteurs des Douanes qui le soupçonnent de fraude fiscale. Elle doit, pour les hauts fonctionnaires du ministère bavarois des Finances, rester ultrasecrète, sauf que, en novembre 2013, un hebdomadaire à sensation révèle l'affaire.

Les recherches ne s'arrêtent pas là : en février 2014, des enquêteurs autrichiens découvrent dans la maison de campagne de Gurlitt à Salzbourg, une maison humide au toit défectueux, une soixante d'autres œuvres de Picasso, Monet, Renoir, Manet, Toulouse-Lautrec, Pissarro, Corot. Est-ce un hasard ? Cette maison se situe à proximité de la mine de sel où Hitler avait fait mettre à l'abri 6 500 œuvres destinées à son projet de grand musée à Linz. La commission d'enquête munichoise, qui pense ne pas avoir terminé son inventaire détaillé avant 2016, estime actuellement pouvoir identifier formellement 460 « œuvres spoliées ».

Agé aujourd'hui de quatre-vingt-un ans, Cornelius Gurlitt, qui vit seul depuis la mort de sa mère, est le fils du marchand d'art Hildebrand Gurlitt (1895-1956). Dans les années 1920-1930, tour à tour directeur du Musée du Roi Albert de Zwickau puis directeur de l'Association artistique de Hambourg, fonction dont il devra démissionner à cause d'une grand-mère juive, Hildebrand Gurlitt fonde dans cette ville une galerie d'art moderne.

Le 3 mai 1938, les nazis promulguent la « loi sur le retrait des œuvres d'art dégénéré » laquelle stipule que les œuvres confisquées aux ressortissants ou personnes juridiques du Reich peuvent être vendues à l'étranger en échange de devises. Hildebrand Gurlitt est l'un des quatre marchands auxquels ce commerce d'État est confié. Après la guerre, une des juridictions chargées de la dénazification l'acquitte en raison de son ascendance juive, de sa non-appartenance à une association nazie, et de sa renommée de promoteur de l'art moderne. En 1948, il est nommé directeur de l'Association artistique de Düsseldorf. En 1950, les autorités américaines d'occupation lui rendent une partie de sa collection privée : le « Collecting Point » de Wiesbaden a établi une liste de 165 œuvres. Hildebrand Gurlitt devait affirmer que le reste avait

été brûlé et qu'il n'avait détenu aucune œuvre « spoliée ».

Hildebrand Gurlitt avait menti. Les documents dont disposent les enquêteurs commencent à parler. En mai 1940, par exemple, Gurlitt acquiert par contrat du ministère de la Propagande de Goebbels deux cents toiles, aquarelles, dessins et gravures pour 4 000 francs suisses (environ 3 250 euros), soit vingt francs par œuvre. Parmi celles-ci, on trouve une *Promenade* de Chagall, une *Famille de paysans* de Picasso, le *Port de Hambourg* de Nolde. Il apparaît également que Hildebrand Gurlitt n'a pas vendu à l'étranger toutes les œuvres confisquées par le ministère de Goebbels mais en a aussi vendu illégalement à des collectionneurs allemands de Hambourg, Dresde et Berlin. Et, quoi qu'en dira sa veuve, il n'aura pas manqué de tirer quelques profits personnels de sa fonction, comme en témoigne un catalogue publié en 1954 par le musée Folkwang d'Essen dans la Ruhr, qui organise une exposition sur la peinture française du XIX^e siècle. Le conservateur y remercie en particulier un collectionneur « sans la générosité duquel, cette exposition aurait difficilement eu lieu ». Pas besoin de gratter fort pour identifier ce généreux collectionneur : les fonctions de marchand d'art officiel d'Hitler de Hildebrand Gurlitt l'ont évidemment conduit, durant le régime de Vichy, à commercer avec des marchands d'art parisiens, eux-mêmes récepteurs d'œuvres d'art confisquées à des familles juives françaises.

Il convient de replacer les activités de Hildebrand Gurlitt dans le contexte de l'« art dégénéré » comme facteur économique nazi. Le 30 juin 1937, Goebbels charge le président de la Chambre du Reich des Beaux-arts, Adolf Ziegler, d'inventorier, prétendument en vue d'une exposition, toutes les œuvres de l'« art décadent allemand » présentes sur le sol du Reich. En juillet, la Commission mise en place s'approprie plusieurs centaines d'œuvres à travers le pays. Le même mois, Hitler accorde à Adolf Ziegler les pleins pouvoirs pour confisquer tous les « sous-produits de l'époque décadente » encore présents dans les musées allemands. La « loi sur la confiscation des produits de l'art dégénéré » légitime la réquisition sans dédommagement des œuvres. En septembre, quelques 20 000 œuvres sont ainsi stockées à Berlin.

Préparant la guerre, les gouvernants nazis ont besoin de devises. Les ventes d'œuvres d'art à l'étranger ne rapportent pas autant que prévu. Le 20 mars 1939, l'on aurait brûlé dans la cour de l'ancienne caserne de pompiers de la Lindenstrasse 1 004 huiles, 3 825 aquarelles, dessins et estampes. Des « restes irrécupérables » ? Non, clairement, il s'agit de faire monter les cotes marchandes, d'autant que Goebbels est pris à son propre piège : qui serait tenté d'acheter à prix fort des œuvres qualifiées par celui-ci, lors d'une visite médiatisée des entrepôts de Kreuzberg à Berlin, de « merde », une merde « qui, lors de trois heures de visite, vous donne la nausée » ?

En fait, l'on peut s'interroger : cet autodafé a-t-il réellement eu lieu ? N'a-t-on pas brûlé lors de cet « exercice d'extinction » que des papiers et des encadrements ? Les archives de la caserne ont disparu sous les bombes !

Cet acte de propagande n'aura probablement pas eu l'effet escompté. Le 30 juin 1939, collectionneurs et marchands d'art boycottent en partie des enchères organisées par la galerie Fischer au Grand Hôtel national à Lucerne : sur 125 œuvres présentées, 38 n'atteignent pas l'enchère minimale. Aussi le directeur du département des Beaux-arts du ministère de la Propagande relance-t-il auprès de Goebbels l'idée d'un autodafé. Geste inutile !

L'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre 1939, et la perspective d'affaires juteuses, ajoutées au pilonnage de la propagande nazie, font effet : le Musée des Beaux-arts de Bâle, par exemple, envoie à Berlin des émissaires chargés d'acheter pour 50 000 francs suisses des œuvres de l'« art dégénéré ». ■■■ (à suivre)



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE SAMEDI 17 MAI 2014 À 15h.

L'époque actuelle réclame l'union la plus large pour résister aux courants de haine qui nous menacent et à l'austérité que l'on veut nous imposer. Votre adhésion, vos cotisations sont la seule source de financement qui nous permette d'organiser des projections, des débats, de participer à des événements, d'éditer notre *Presse Nouvelle Magazine*, d'être présents ! Votre participation à la vie de votre association est essentielle.

L'Assemblée générale est un moment fort de cette vie, l'occasion de nous retrouver pour discuter ensemble de nos actions passées et à venir, d'échanger nos idées sur la situation actuelle... et de réélire le Bureau ! Vous êtes candidats ? Faites-nous le savoir. Et comme toujours, notre réunion se terminera par un pot de l'amitié. Nous comptons sur votre présence pour continuer notre action avec vous.

Le Bureau sortant de l'UJRE

14 rue de Paradis - PARIS 10^e

Tel : 01 47 70 62 16



A l'aide - Une fois par mois ?

Vous aimez la **PNM** et appréciez le travail de ses rédacteurs et rédactrices. Une fois par mois, nous avons besoin d'aide pour plier et mettre sous enveloppes le magazine. Vous n'êtes pas nécessairement libre chaque fois mais vous viendriez volontiers nous donner un coup de main de temps à autre et vous acceptez que nous fassions appel à votre bonne volonté. Notez que la tâche est agréable car c'est l'occasion de nous rencontrer et de nous retrouver autour d'une grande table, dans un climat de bonne humeur. Thé, café, gâteaux garantis. Bavardages offerts. Si vous êtes intéressé(e)s, contactez-nous. Nous vous inviterons à nos « routage parties ». Plus on est de fous, plus on rit ! ■

MOYEN-ORIENT

Entretien avec Marius Schattner

NÉGOCIATIONS ISRAËLO-PALESTINIENNES

PNM Que peut-on dire de l'arrêt des négociations ?

Marius Schattner La suspension par Israël des négociations suite à un enième « accord de réconciliation » entre l'OLP et le Hamas – mais qui pourrait cette fois marcher – ne fait qu'entériner l'impasse totale où elles se trouvaient. Aujourd'hui, nous sommes très éloignés de l'accord de principe voulu par le secrétaire d'État américain, John Kerry, accord dont la date butoir était fixée au 29 avril. On ne négociait plus sur le fond mais bien sur la possibilité ou non de poursuivre ces négociations. Hallucinant, vingt ans après les accords d'Oslo !

PNM Pourquoi le gouvernement de Netanyahu refuse-t-il la libération des prisonniers palestiniens ?

MS Les Israéliens avaient donné leur accord sur la libération des prisonniers palestiniens afin de ne pas avoir à geler les colonisations. Concernant le dernier groupe qui devait être libéré, une quinzaine d'Arabes israéliens, le gouvernement a suspendu cette libération en affirmant qu'elle ne servait à rien puisque les négociations ne menaient nulle part. On peut donc dire que globalement la responsabilité du blocage des négociations incombe à la partie israélienne. A la fois par le refus de libérer le dernier groupe de prisonniers palestiniens mais surtout parce qu'en un an, les constructions ont plus que doublé dans les colonies. Pour les Palestiniens, c'est la preuve évidente qu'il n'y a plus matière à négocier.

PNM Quels enjeux de ces négociations pour les Palestiniens ? La reconnaissance d'un État juif est-elle un obstacle majeur ?

MS Les Palestiniens demandent un véritable gel de la colonisation, la libération des prisonniers et l'assurance que l'on discutera des frontières du futur État palestinien. Sur ce dernier point, Israël n'a présenté aucun document. Netanyahu affirme ne pas pouvoir négocier tant que l'accord de conciliation avec le Hamas, qu'il qualifie « d'organisation terroriste », ne sera pas abrogé et ce, bien que par le passé, Israël ait négocié des échanges de prisonniers avec ce mouvement islamiste. Le Hamas n'est de toute façon pas partenaire de la négociation et ne demande pas à l'être. Quant à la reconnaissance d'Israël comme État juif par les Palestiniens, c'est un faux problème avancé par Netanyahu pour créer un nouvel obstacle et en réalité, un piège tendu aux Palestiniens dans lequel ils sont tombés. Il faut rappeler que Yasser Arafat parlait d'Israël comme d'un État juif. Les Palestiniens sont prêts à reconnaître l'État d'Israël, un point c'est tout. Qu'Israël se définisse ou non comme État juif n'est pas leur problème.

PNM Quid alors de l'avenir des négociations et des critiques américaines contre Netanyahu ?

MS La question clé aujourd'hui est celle-ci : si Washington imputait pour de bon à Israël la responsabilité de l'échec des négociations, quelles seraient les conséquences tant internes qu'internationales ?

Cela poserait un véritable problème au gouvernement Netanyahu pouvant à terme conduire à une crise politique majeure mais il est actuellement trop tôt pour le prévoir. Sur le plan international, Israël se retrouverait encore plus isolé. Mais là encore, l'effet ne serait pas immédiat car la situation internationale joue contre les Palestiniens. Les Américains ont en effet d'autres crises à gérer, comme la Syrie ou l'Ukraine. En clair, le règlement de la question palestinienne n'est pas leur priorité.

PNM Que pense l'Israélien moyen de cette situation et de la répercussion de la campagne de boycott ?

MS L'homme de la rue ne s'inquiète pas trop pour le moment. La situation économique est relativement bonne (seulement 6% de chômage, un taux de croissance de près de 3%). Néanmoins, l'on constate une montée de l'insécurité en Cisjordanie où il a y eu des attentats et des incidents sur l'Esplanade des Mosquées et à Jérusalem, liés à des provocations d'extrémistes juifs. Autant de signes de

pourrissement dans un contexte potentiellement inquiétant pour le gouvernement israélien.

PNM Quelle sera la position des États-Unis alors que le terme des négociations approche ?

MS Les Américains en veulent au gouvernement israélien car Kerry s'est investi personnellement dans ces négociations. Même si le chef de la diplomatie américaine décidait de prolonger le processus au-delà de fin avril, les possibilités d'accord paraissent très faibles. Les États-Unis ne vont certainement pas utiliser la politique du rouleau compresseur contre Israël, mais si l'État hébreu leur demandait un soutien, ils ne mettraient sans doute pas un grand empressement à lui donner satisfaction. Preuve en est l'Iran. Les négociations sur le nucléaire avancent rapidement et les Israéliens en sont tenus à l'écart, alors qu'ils sont inquiets de ces avancées... ■

Propos recueillis par
Patrick Kamenka
25/04/2014



TOUT AUTANT QUE LA DROITE, LA GAUCHE ISRAËLIENNE ADHÈRE AUX VALEURS JUIVES

« J'appartiens à la gauche parce que je crois aux droits de l'homme et à une société fondée sur la solidarité humaine. Ce sont là aussi des valeurs juives. J'ai choisi de vivre dans ce pays parce que je crois au droit du peuple juif d'avoir un foyer national ainsi qu'au droit d'un autre peuple, les Palestiniens, à la dignité et à l'autodétermination. Ce sont là aussi des valeurs juives à mes yeux... »

Lorsque Gideon Levy (Haaretz), rapporte les souffrances que nous infligeons aux Palestiniens, ce n'est pas de la haine de soi. Il nous tend un miroir et ce que nous y voyons ne correspond pas aux valeurs que le judaïsme nous enseigne. La voix isolée de Gideon Levy devrait être un signal d'alarme pour ceux qui croient encore qu'occuper le territoire d'un autre peuple est un acte juste et sans conséquences... ■

COLETTE AVITAL

NDLR Colette Avital, diplomate israélienne, en poste à Paris, députée à la Knesset de 1999 à 2009, est chevalier de la Légion d'honneur.

Extraits du site i24news
traduction PNM
11 mars 2014

ÉCONOMIE - EUROPE

ENJEUX ÉCONOMIQUES DES INSTITUTIONS EUROPÉENNES

par JACQUES LEWKOWICZ

La souveraineté populaire est un principe politique fondamental des pays européens. Il fait de l'expression de la volonté générale du corps social, obtenue par des procédures démocratiques, l'unique source de légitimité des décisions qui s'appliquent aux citoyens.

Or, les institutions européennes ont été construites avec l'objectif de faire échapper à la souveraineté populaire les décisions européennes de politique économique et financière. Le traité de Maastricht¹, l'indépendance de la BCE², le TCE³ (appliqué quoique rejeté par referendum par les citoyens de deux pays) et le TSCG⁴ sont autant de moyens de priver les citoyens européens de leur droit à décider de leur avenir. Le fonctionnement de l'ensemble de ces institutions, qui se veut intangible par son caractère constitutionnel, aboutit à remettre l'ensemble des décisions de politique économique et financière entre les mains des propriétaires de capitaux financiers (communément dénommés à tort « marchés financiers ») dont l'objectif est de minimiser les risques et de maximiser la rentabilité. Ceci est obtenu par le croisement de deux principes : celui de l'indépendance de la BCE et celui de la concurrence libre et non faussée. Le premier interdit à la BCE d'intervenir pour éviter que le jeu des capitaux financiers ne porte atteinte à la souveraineté des États membres. Le second contraint les États membres à restreindre leur intervention dans l'économie. Les capitaux financiers ont la voie libre pour imposer leurs exigences de rentabilité au détriment

des intérêts des citoyens qui ne vivent que de leur travail. Ainsi l'Europe, tout en maintenant formellement des États souverains, limite-t-elle considérablement leur domaine de compétence comme le montre, notamment, le projet de traité transatlantique⁵. Celui-ci obligerait les États européens à restreindre leurs normes sanitaires. Va-t-on imposer à la France, au prétexte qu'ils sont autorisés aux États-Unis, le maïs génétiquement modifié, le poulet aux hormones ou désinfecté au chlore, ou bien encore l'exploitation du gaz de schiste, alors même que le GIEC souligne l'urgence d'une véritable transition écologique ? Ce projet abolirait aussi la possibilité pour les tribunaux nationaux de juger les recours des entreprises multinationales contre les États, ces recours étant soumis à des tribunaux arbitraux composés de ces mêmes multinationales.

« Interdiction » et « contrainte » tels sont les mots d'ordre imposés par les institutions européennes face aux États qui auraient la velléité d'échapper aux exigences des capitaux financiers lesquels contrôlent la part la plus significative des moyens de production européens. Dans ces conditions, alors qu'on répète que la construction européenne est destinée à maintenir la paix, comment s'étonner de la montée des nationalismes ? Ils ne sont que l'expression détournée et manipulée d'une volonté de reconquête de la souveraineté populaire. Il reste que ces mouvements nationalistes, s'ils se servent de la colère créée par la misère sociale lorsqu'ils disposent du pouvoir, sont

les plus attentifs à garantir les intérêts capitalistes comme en son temps, le régime nazi, complice du grand capital allemand et plus près de nous, celui du gouvernement ukrainien qui souhaiterait adhérer à l'Union européenne et dont certains des membres les plus importants appartiennent à l'extrême droite.

La seule issue positive n'est pas le retrait de l'Europe qui serait une désertion face aux nécessaires luttes. C'est, plutôt, le combat pour injecter une dose massive de démocratie dans ses institutions, afin que les citoyens puissent faire prévaloir leur volonté. A titre d'exemple, on pourrait créer un Fonds de développement économique, social et écologique européen qui serait financé par la BCE et dont la gestion serait soumise au Parlement Européen. ■

1. Le **Traité de Maastricht** contraint les États membres à limiter à 3 % leur déficit budgétaire et à 60 % du PIB leur endettement public.
2. **Banque Centrale Européenne** : du fait de son indépendance, un État européen ne peut lui demander de contrer des manœuvres spéculatives portant atteinte à son économie.
3. Ce **Traité constitutionnel européen** contraint ses signataires à appliquer le principe de concurrence libre et non faussée, réduit les services publics à la portion congrue ce qui conduit à une privatisation généralisée.
4. Ce **Traité sur la stabilité, la coordination et la gouvernance** oblige les États membres de la zone euro à soumettre, pour approbation, à la Commission européenne composée de fonctionnaires non élus leurs projets de budget, avant même qu'ils en saisissent leurs parlements nationaux.
5. Voir in **PNM** n° 311 (12/2013) « *Négociations commerciales transatlantiques* » de Jacques Lewkowicz.

Un juif de nuit

par Max Guedj



Né à Alger, quartier Bab-el-Oued, je n'ai pas de relation spéciale avec la séphardité. Je veux dire par là que j'ai avec elle une relation des plus ordinaires : fidélité souple aux traditions, aux fêtes, aux langages. Je découvre tardivement l'être *ashkénaze*, à Londres, et dans les livres, comme mon miroir... déformant. Mais ce n'est pas le sujet. Je peux en dire autant de mes livres. Je n'écris pas de romans « spécialement juifs », d'après les modèles existants (Saul Bellow, Philip Roth, Albert Cohen, Albert Memmi, Albert Bensoussan).

J'appelle « **roman juif** », un roman reposant sur la proposition implicite (mais quelquefois explicite et clairement affichée) : « *Regardez, dans cette lunette que je vous tends, lecteur, comment un juif assimile ou désassimile, métabolise ou régurgite, visionne ou révisé, digère ou « indigère » le social non-juif, comme il s'en tire bien, de cette rencontre, ou comme il s'en tire mal, de cette rencontre, et regardez encore comment il se sent bien (ou mal) parmi les siens, et comment il se sent bien (ou mal) parmi les autres, et comment – bien ou mal – il adhère aux modèles juifs – ceux de la famille, ceux de la différence des sexes, ceux de la propriété, ceux de la filiation, ceux de l'acculturation, ceux de l'étude* ».

Illusion ou pas, il me semble que mes livres – donc moi – fonctionnons dans un registre différent. **Comment me vient la littérature ?** D'abord elle me vient relativement tard : à 32 ans, je publie mon premier roman, le *Bar à Campora*, chez Albin Michel. Brièvement, le *Bar à Campora* raconte une année – quatre saisons – d'une famille pied-noir algéroise, un an avant que n'éclatent les troubles de novembre 1954. Un seul personnage juif : Sportiche, ami et guide du fils Campora. Sportiche est un charismatique jeune homme de Bab-el-Oued qui a du succès auprès des jeunes femmes non juives : au bout à bout, trois pages au plus lui sont consacrées, bon poids ! Pour tenir le cap du thème auquel on m'a convié (ma façon d'être juif), je voudrais essayer de dégager dans un « petit-modèle » les traits spécifiques des héros de mes livres, qui parleront de « **ma façon d'être juif** ». La caractéristique principale de mes personnages, c'est qu'on ne sait pas ce qu'ils sont. Comme ils vivent leur histoire sous le dénominateur d'un prénom français ou chrétien, on peut supposer qu'il n'y a rien de spécialement juif les concernant. Ils ne sont pas des « Juifs cachés ». Ils sont...des Juifs... de nuit, mais qui ne prennent pas la nuit pour le jour. Moi-même au départ je ne sais pas ce qu'ils sont.

Ils ont une autre caractéristique, ce sont des hommes seuls, en face d'un vaste monde. Et ce sera par hasard, dans le cours du récit, que nous apprendrons qu'ils sont juifs.

Deux exceptions à ce « petit-modèle » : *Mort de Cohen d'Alger*, mon second roman, où je raconte un moment de la vie de mon oncle, Élie Azoulay, boucher à Bab-el-Oued et petit-fils de rabbin, moment fécond où il se prend pour le prophète Élie, roman d'une écriture assez oulipienne.

Le Voyage en Barbarie, dont le héros Andreu, est délibérément non-juif, pied-noir en fait, en bonne et due forme. Roman où je raconte l'itinéraire mouvementé de son retour à Alger. Concernant Andreu, Arnold Mandel, qui voyait en lui un personnage kafkaïen, avait conclu dans *L'Arche* à la judéité d'Andreu via le syllogisme imparable : Si c'est kafkaïen c'est donc juif (si je suis juif, je suis donc kafkaïen).

On écrirait donc des romans juifs sans le savoir. Je suis d'ailleurs convaincu de la chose. (On pourrait même, par parenthèse, étendre ce constat à des écrivains non-juifs auteurs de romans juifs sans le savoir : Joyce, par exemple, fut un juif imaginaire).

Ma différence ? Je remplace le « *Je suis juif, et regardez ce qui m'arrive* » (l'illustre ou le navrant) par « *Voici ce qui m'arrive et je suis juif* ». Or ce « et » est peut-être un « car », ou peut-être un « mais », ou encore un « donc ». Je voudrais achever cette brève présentation de mon être Juif en faisant un petit tour par la notion de figure. Appelons le mythe de Don Juan, l'histoire de Faust, ou plus banalement le complexe d'Edipe, des figures. On sait que ces figures – qu'on le veuille ou non – nous traversent, nécessairement. Durant cette traversée, le sujet devient "un héros", existant ou littéraire, c'est selon, selon que cette figure soit armée jusqu'aux dents (je pense à l'aphorisme de Colette Fellous : *la littérature non comme art mais comme arme*) ou simplement esthétique.

Un certain nombre de ces figures sont des « figures juives » :

Pour les prendre en bloc, mes héros sont tous étrangers, inquiets et inquiétants, en même temps que familiers : figure essentielle de « *la façon d'être autre du Juif pour le non-Juif*. » Car le Juif est dans l'*Unheimlichkeit* – l'inquiétante étrangeté freudienne. Figure juive princeps.

Un par un maintenant : • Élie de *Mort de Cohen d'Alger*, figure de l'enfermement (du Mellah, du ghetto, du camp) et de la nécessaire diaspora ;

• Andreu, le héros du *Voyage en barbarie*, figure de la dette ;

• Théophile, du *Cerveau argentin*, squatter d'un appartement chic du XVII^e arrondissement, figure de l'appropriation impérieuse, réparatrice ;

• Pour Maxime, *L'homme au basilic*, professeur de philosophie en vacances qui vit jusqu'à la mort une histoire passionnelle avec une riche héritière du lieu, figure de la résistance à l'ordre établi – en l'occurrence la dictature des colonels ;

• Pour Paul, de *Paul, Éléna et Java' d'Alger*, ancien officier d'aviation et agrégé de géographie, c'est seulement à la fin du roman qu'on apprend qu'il est juif. Éléna : « *Tu n'es pas comme tout le monde Paul.* » Paul : « *Mais plus personne n'est comme tout le monde !* » ;

• Vlad enfin, du *Voyage de Vladimir*, mon plus récent roman, qui recherche un nommé Otis, un Otis qui lui fait perpétuellement faux bond. Figure de la recherche du messie. À la fin de son encore vain périple, Vlad met un sucre à fondre dans un verre d'eau et décrit la beauté du phénomène, le sucre fondant dans un champ coruscant de lumière : il nomme cette beauté Otis.

Je propose que toutes ces figures en se conjuguant soient l'équivalent de ma façon d'être juif séfardi.

Que cette méthode respecte l'aphorisme selon lequel « *Le moi est haïs-*

sable », donc pas besoin de trop parler de soi.

Mon autre différence.

Mais chaque juif fait comme il doit.

Je ne critique personne. ■

Bibliographie de Max Guedj

- *Le voyage de Vladimir*, Éd. Genèse, 2010
- *41 As Awami, "Pour l'amour de Torico"*, Éd. Théâtre Typographique, 2009
- *Paul, Éléna et Java' d'Alger ou Un Balcon sur la Marne*, Éd. Séguier, 2008
- *Poèmes d'un homme rangé*, suivi de *l'Océan Pacifique*, Éd. l'Harmattan 1997
- *Le cerveau argentin*, Éd. l'Harmattan, 1996
- *L'Homme au basilic*, Éd. l'Harmattan, 1991
- *Mort de Cohen d'Alger*, Éd. l'Harmattan, 1986
- *Le voyage en Barbarie*, Éd. Albin Michel, 1976
- *Poèmes d'un homme rangé*, Éd. PJ Oswald, 1970
- *Le bar à Campora*, Éd. Albin Michel, 1969

1934-2014 : de la Naïe Presse à la Presse Nouvelle...

La *Presse Nouvelle Magazine* célèbre en 2014 son 80^e anniversaire en reproduisant des fac-similés en yiddish de la *Naïe Presse*.

Ci-dessous, cet extrait paru **samedi 14 mai 1938**. Où l'on voit que la **défense des immigrés** fut un souci permanent de la *Naïe Presse* qui, dès sa naissance*, insista sur cette nécessité. L'histoire du XX^e siècle l'a démontré, la montée des populismes en Europe le requiert : soyons toujours vigilants face aux dangers de l'antisémitisme, du racisme, de la xénophobie, de la surexploitation. Dans notre quartier, sept employés "sans-papiers" de l'onglerie-salon de coiffure "afro" du 50 bd. de Strasbourg à Paris ont dû recourir à la grève pendant presque 3 mois pour imposer leur régularisation aux employeurs et aux autorités administratives. La *PNM* félicite ces grévistes d'avoir pu, avec l'aide de la Fédération CGT Commerce Distribution et Services, imposer leur régularisation. ■



* voir in PNM n° 312 (01/2014) le fac-similé du 1^{er} janvier 1934

Yiddish translittéré

Aktsiè far di imigrirte
braytert zikh oys

Demarchn : Delegatsiès : Titoungen :

...

...

...

Traduction

L'action en faveur des immigrés
prend de l'ampleur

Démarches Délégations Activités

...

...

...

BON ANNIVERSAIRE, MUMIA !

Le 24 avril dernier, à Paris, Sète, Philadelphie, à la prison SCI Mahanoy, la solidarité internationale* s'est manifestée à l'occasion du 60^e anniversaire de Mumia Abu Jamal, "la voix des sans-voix". Arrêté à 28 ans, condamné à mort, il n'a cessé de clamer son innocence. Certes, sa condamnation a été annulée en 2011 mais la justice américaine refuse toujours sa libération sans condition. ■



* NDLR On écouterait avec plaisir en replay, sur France Culture, Nadine Epstein qui est allée l'interviewer dans sa prison à l'occasion de son soixantième anniversaire. Horaires de passage à l'antenne : 6h30 - 7h10 - 7h30 - 8h - 12h30 et 18h - <http://www.franceculture.fr/player>.



Entretien avec

JEAN GERONIMO SUR L'UKRAÏNE

Docteur en économie, expert des questions économiques et géostratégiques russes (Université Pierre Mendès France - Grenoble II), auteur de *La pensée stratégique russe : Guerre tiède sur l'échiquier eurasiatique – Les révolutions arabes, et après ?* (Sigest, 2012), Jean Geronimo publie régulièrement dans des revues et sur des sites de géopolitique russes, français et italiens. Il suit l'évolution des rapports de force au cœur de l'Eurasie ainsi que celle de la politique russe face aux avancées occidentales dans sa périphérie post-soviétique, définie comme son *"Étranger proche"*. Dans ce cadre d'analyse, il théorise la notion de *"Guerre tiède"*. Nous le remercions d'avoir bien voulu répondre pour nos lecteurs à nos questions sur l'actualité de l'Ukraine. **PNM**

PNM En dépit de l'accord signé à Genève visant à calmer le jeu en Ukraine, la situation est de plus en plus tendue. Quel est votre point de vue ?

Jean Geronimo L'heure est grave, c'est évident, car nous nous trouvons actuellement en Ukraine dans une impasse politique. L'accord de Genève (signé le 17 avril entre Russie, États-Unis, UE et Ukraine) est fondé sur de bonnes intentions, mais rien n'est précis et aucune mesure n'a été prévue pour vérifier si l'accord est effectif. Cela permet aux deux parties de manipuler à leur guise les termes de l'accord. Une des données clés de cet accord visait à désarmer tous les groupuscules armés. Mais sur le terrain, l'on constate qu'il n'est pas respecté et que les forces de part et d'autre restent sur leur position. Aujourd'hui, cependant l'armée ukrainienne fait le forcing pour neutraliser ce que Kiev appelle les « terroristes de l'Est »**. On s'enfonce donc dans une dangereuse impasse et plus le temps passe, moins de solutions sont en vue.

PNM Kiev accuse Poutine d'entraîner la planète vers une troisième guerre mondiale en raison de sa politique envers l'Ukraine. Que peut-on en dire ?

JG Aujourd'hui, nous sommes face à une « guerre tiède » qui est une guerre froide actualisée et désidéologisée, recentrée sur le contrôle des États stratégiques. L'Ukraine est en réalité prise en otage et on lui fait croire ce que l'on veut. C'est ainsi qu'a démarré la « Révolution » de Maïdan à partir d'une désinformation totale selon laquelle Viktor Ianoukovitch, le président ukrainien (aujourd'hui en fuite), avait renoncé à tout jamais à l'Union européenne, alors qu'il voulait modifier l'accord avec l'UE pour tenir compte des intérêts du peuple ukrainien et ne pas s'éloigner de la Russie. Face à cette « fausse révolution », la Russie par réaction a agi pour sauver ce qu'elle pouvait sauver, dont en priorité sa base maritime de Crimée – une pièce stratégique de la guerre tiède.

PNM Les Russes dénoncent le jeu des Occidentaux et de l'Otan autour de la crise ukrainienne. Qu'en est-il réellement ?

JG Il est clair que chacun tire la couverture à soi. L'Otan profite de l'opportunité de cette crise pour se renforcer dans la région comme dans les États baltes ou la Pologne. Ce que l'Alliance atlantique ne pouvait pas faire auparavant sans heurter l'opinion mondiale, elle peut se le permettre désormais en utilisant l'affaire de la Crimée et en jouant sur la défense du droit des peuples face au « néo-impérialisme russe ». Il est vrai que la stratégie utilisée en Crimée par Vladimir Poutine redonne une légitimité poli-

tique à l'Otan. Ceci permet à l'Alliance de montrer ses muscles, avec par exemple l'organisation de manœuvres en Mer Noire pour faire peur aux « méchants » Russes, et surtout de poursuivre sa stratégie d'encerclement de la Russie – via l'extension de bases et du futur bouclier anti-missiles. On voit donc s'ébaucher une conflictualité bipolaire de l'axe euro-atlantique face à l'axe eurasiatique.

PNM Face aux cliquetis d'armes, quelle solution pour l'avenir de l'Ukraine ?

JG Il faut calmer les ardeurs des deux côtés pour limiter d'abord les risques d'un conflit plus large, mais aussi pour éviter une partition, voire une désagrégation « à la yougoslave », en tenant compte des intérêts des minorités et du peuple en général. Globalement, un statut de neutralité de l'Ukraine serait plausible.

Les Russes l'avaient proposé au moment de Maïdan quand la pression otanienne s'était renforcée sur l'Ukraine. La Russie a perçu à ce moment-là, à sa porte, cette menace militaire, qui s'accompagnait d'une menace économique avec, à l'horizon, le pacte de libre échange euro-atlantique (en négociation) et en troisième lieu d'une menace stratégique qui visait à neutraliser leur potentiel nucléaire avec le bouclier antimissiles américain. Ce qui explique la force symbolique de l'action de Poutine en Crimée, dont la finalité était de bloquer l'avancée stratégique de l'Otan.

PNM Quelle issue au conflit ?

JG On atteint aujourd'hui un seuil critique avec la montée des tensions où chacun joue des muscles sans vouloir baisser la garde.

La seule issue est donc de se mettre autour d'une table pour négocier au plus vite avec toutes les parties prenantes au conflit, dont évidemment les Russes et les Américains. Et discuter sur le statut futur de l'Ukraine mais en prenant le temps, sur la base de plusieurs réunions. Notamment en affinant le processus de Genève et en le rendant contraignant. Il faut que les deux parties s'écoulent. Car, jusqu'à présent, seule la « bonne parole » des « Révolutionnaires » de Maïdan et des Occidentaux, au nom des droits de l'Homme à géométrie variable, a voix au chapitre – ce qui est un déni de démocratie. ■

Propos recueillis par
Patrick Kamenka
26/04/2014

NDLR Les Russophones de l'est de l'Ukraine.

LIVRES

LES CERCLES DE L'ENFER selon PIOTR RAWICZ

par GÉRARD-GEORGES LEMAIRE

La Collection *L'imaginaire* de Gallimard nous offre parfois de merveilleuses surprises. La réédition du roman de Piotr Rawicz (1919-1982), *Le Sang du ciel*, paru en 1961, nous permet ainsi de redécouvrir une œuvre magistrale. C'est d'ailleurs le seul livre jamais écrit par cet auteur polonais qui, après la guerre, en 1947, s'est réfugié en France avec son épouse. Après avoir passé deux ans à Auschwitz, Rawicz avait été envoyé, en 1944, dans le camp de Leminz, près de Terezienstadt, en Bohême. Il avait été déporté à Auschwitz comme prisonnier politique et non comme juif. Les Allemands avaient fini par avoir des doutes sur ses origines mais un subterfuge lui permit d'échapper au sort de la quasi-totalité de ses coreligionnaires.

Né à Lvov, alors en Ukraine, fils d'avocat, Rawicz avait décidé en 1941 de gagner la Pologne où il pensait être moins en danger. Il a été arrêté à Zakopane après s'être caché pendant plus d'une année. Torturé par la Gestapo, il n'a pas cédé et n'a ni révélé sa judéité ni dénoncé des complices ou des personnes qui lui étaient venues en aide. Sa force de caractère l'a sauvé du pire.

Son roman, qui est une transposition du monde concentrationnaire et, plus largement, du monde en guerre totale à l'est de l'Europe, a connu un certain succès à sa sortie et obtenu en 1962 un prix littéraire. Écrit en français, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Il est bien loin de *Si c'est un homme* (1947) de Primo Levi ou d'*Être sans destin* (1975) d'Imre Kertész. Primo Levi donne une description presque scientifique des camps de la mort alors que Rawicz, tout à l'inverse, puisqu'il

relate comment le héros, un jeune garçon de l'âge de l'auteur, s'imaginerait seul le jeu peut lui permettre de survivre dans ce lieu maléfique : c'est l'histoire d'un individu qui parvient à se sauver d'une mort programmée. Piotr Rawicz en fait une représentation du monde, un peu à l'exemple de Dante, qui fait des cercles de son Enfer, comme d'ailleurs du Purgatoire. Mais les enfers de Piotr Rawicz ne connaissent pas de Paradis !

Il imagine son héros, Boris (qui, on le devine peu à peu, est son double dans cette monstrueuse affaire), dans une ville soumise à la plus folle coercition. L'univers concentrationnaire est pour lui la réplique d'une ville où les lois ont changé, où les hommes subissent des exactions sans nom, où la mort est omniprésente. Et son personnage en croise beaucoup d'autres, les uns encore attachés aux principes de la réalité, les autres, entraînés dans des rêveries religieuses, mystiques, messianiques, utopiques. Cette vie grouillante et d'une incroyable richesse ne peut se développer que sous la menace de son anéantissement. Les figures qui apparaissent au fil du récit (décousu par nature) sont aussi intenses que poignantes, aussi grotesques que sublimes. C'est toute une humanité avec ses croyances, son histoire, sa culture polymorphe, ses aberrations, ses aspects nobles et ses aspects ignominieux, qui défilent devant nos yeux dans une danse de mort endiablée.

Dans cette cité où se prépare la Grande Action, où il y a des ateliers, des phalanstères étranges, ces maisons Garine où l'on était censé être plus en sécurité, les troupes et les agents de la répression, toujours prêts à frapper, qui

font et défont l'organisation précaire du quotidien, les hommes et les femmes pris au piège tentent de survivre... Du spectacle des rues immondes et dangereuses, l'auteur parvient à soustraire de grands moments poétiques. Il est aussi capable de montrer la beauté la plus élevée au milieu d'un mouiroir aux dimensions gigantesques où chacun se rattache à l'espoir d'un laissez-passer valide.

Le sang du ciel est un livre où la philosophie et la légende s'épousent, où le Golem resurgit, tel le Messie, dans les esprits désespérés des habitants de cette ville fantôme comme le fol espoir d'un sauvetage de la dernière heure. À un certain moment, Boris, qui se fait passer pour un Ukrainien, Youri Goletz, est, après des semaines interminables d'interrogatoires, finalement sauvé par des médecins qui certifient qu'il a été non pas circoncis mais opéré pour soigner un phimosis. Il retrouve la liberté. Mais quelle liberté ? Il a assisté aux scènes les plus épouvantables, a vu mourir tant des siens, son épouse Noémie lui a été arrachée, et il se retrouve nu comme Job dans une « Europe qui s'effondre comme un silence ». Ces pages bouleversantes, qui semblent avoir été écrites entre deux pôles, le premier étant l'abjection et l'horreur pures, le second, la poésie que ces êtres humains transportent avec eux-mêmes dans les situations les plus effrayantes, inventent la dimension métaphysique des camps d'extermination nazis. ■

* Piotr Rawicz, *Le Sang du ciel*, Gallimard, Coll. L'imaginaire, Paris, 2014, 338 p., 9,50 €



27 MAI 2014 - PREMIÈRE JOURNÉE NATIONALE D'HOMMAGE À LA RÉSISTANCE

Fresnes - Année 1944 - Naissance

I. ESTHER

par Sonja Gebuhrer

Le vingt et un mai mil-neuf-cent-quarante-quatre, 11 heures vingt minutes, est née, 53 avenue de Versailles, Sonja, Monika, Frédérique ADAM, du sexe féminin de Wilhelm, Karl ADAM, tailleur, né à Recklinghausen (Allemagne) le 12 août 1911 et de Eстера RAJS, couturière née à Lublin (Pologne) le 31 juillet 1909, domiciliés à

Paris dix-septième arrondissement, 63 rue Dulong, son épouse. Dressé le 23 mai 1944, 9 heures sur la déclaration de Madeleine BOURLON, sage-femme, ayant assisté à l'accouchement, domiciliée 2, avenue de Versailles, qui lecture faite, a signé avec Nous Gaston DUBERNAY, Maire de Fresnes, décoré de la Croix de Guerre.



La maison d'arrêt de Fresnes après-guerre. Carte postale. Collection Mémoire Vive.

« 53 avenue de Versailles », la prison de Fresnes, la plus grande prison « allemande » de France. Madeleine Bourlon est convoquée à l'infirmerie de la prison pour assister le détenu autrichien qui fait office de médecin. Durant l'accouchement, le corps d'Esther se déchire ; le détenu doit recoudre la déchirure sans anesthésie. L'aiguille est rouillée. Il la pose sur un tabouret de bois et la roule sous la chaussure. Puis il la désinfecte avec de l'alcool à 90° et recoud.

Après la naissance de l'enfant, la sage-femme sort un ruban rose (elle a également emporté un ruban bleu) et entoure le minuscule poignet du bébé. Lorsqu'Esther voit le ruban rose, elle ferme les yeux et pense « Mon enfant est née sous une bonne étoile, car elle reçoit déjà un cadeau d'une femme française. Puisse mon enfant survivre et vivre en France ! » Madeleine Bourlon n'était pas obligée de déclarer la naissance de cette enfant dont les deux parents résistants étaient incarcérés dans la prison de Fresnes. Esther était polonaise – Madeleine se doutait bien, vu le prénom, qu'Esther était juive – de plus, le père, Willi était un allemand « de pure souche ». Mais elle avait parfaitement saisi que si elle ne déclarait pas cette naissance, l'enfant serait condamné à disparaître dans les oubliettes germaniques.

Les autorités allemandes de Fresnes examinèrent le bébé selon les « critères aryens ». Cheveux blonds, yeux bleus, teint clair, taille, périmètre du crâne... Ils déclarèrent alors que la « race supérieure » du père germanique l'avait emporté sur la « race polonaise ». Puis ils envoyèrent une déclaration de naissance à Berlin, à la Mairie Rouge – *das Rote Ratas* – ainsi nommée parce que construite en briques rouges. Tous les enfants allemands qui naissent à l'étranger sont répertoriés et archivés dans la Mairie Rouge de Berlin.

[...] Après l'arrestation de Willi et d'Esther par la Gestapo, le 23 novembre 1943, à Paris, la Gestapo décida de mettre Willi au secret, de

le torturer afin de pouvoir démanteler le réseau de résistants antifascistes allemands. Et dans la foulée, les autorités nazies l'accusèrent de haute trahison et décidèrent de le déchoir de la nationalité allemande au motif qu'il travaillait pour la Résistance française*.

Compte tenu du régime carcéral, Esther avait fort peu de lait, et un abcès s'insinua dans le sein. Il fallut alimenter le bébé avec du lait condensé que la Croix Rouge faisait parvenir à quelques détenues. Ces femmes se sacrifièrent pour donner à l'aumônier catholique, le révérend père Birin, les boîtes de lait condensé.

Le révérend père Birin avait également remis au début du printemps 1944 à Esther une chemise de soie bleue. Elle appartenait à Jacques Hervieu qui avait été arrêté. Jacques Hervieu était un excellent tailleur sur mesures, élégant, courageux ; il refusa, même sous la torture, de donner ses compagnons de résistance. Alors les nazis le condamnèrent à mort. Jacques Hervieu savait qu'une femme était enceinte – en prison bien des nouvelles transpirent – et il donna cette chemise de soie bleue au père Birin, afin qu'Esther puisse l'utiliser pour l'enfant à venir. Torse nu, il resta dans sa cellule glaciale et affronta le peloton sous la pluie.

Esther se demandait comment protéger et vêtir l'enfant à venir. Elle était enfermée, seule, dans une cellule. Chaque fois que les gardiens l'emmenaient pour l'interroger, elle croisait le jeune journaliste juif berlinois Sally Grynvogel. Le visage ensanglanté, roué de coups, incapable de marcher, les gardiens le traînaient pour le jeter dans sa cellule. Alors elle opta pour un rôle de femme totalement stupide, incapable de comprendre les questions posées en allemand, voire en français. Combien de fois elle entendit hurler : « Ach, diese Scheisspolaken, diese Untermenschen, diese Idioten, diese Analphabeten ! » – (Ah, ces polaks de merde, ces sous-hommes, ces idiots, ces analphabètes !). Le visage d'Esther restait totalement impassible. Elle affichait un abrutissement abys-

sal, elle qui parlait l'allemand, le polonais, le français, lisait et écrivait le yiddish en caractères hébraïques et comprenait le russe. Combien de fois lors des interrogatoires de Willi, la Gestapo martelait : « Ta femme est une débile, une polak, une idiote ! » Et Willi reprenait espoir : Esther n'avait dénoncé personne, elle aurait peut-être la vie sauve.

Un jour, grâce à son « insondable bêtise », Esther est amenée par les gardiens dans un atelier de couture pour réparer des parachutes allemands. Elle n'est plus seule. La solidarité s'organise. On tente de récupérer des chutes de toile de parachute, du fil, des aiguilles. Mais les gardiennes fouillent de fond en comble les détenues. Enfin Esther arrive à détourner des ciseaux qu'elle cache à l'intérieur du matelas. Comme elle a « égaré » ses ciseaux, elle doit couper le fil avec ses dents. Elle avale une grande quantité de fil.

Esther doit se réveiller dès cinq heures du matin pour faire de la couture ; elle utilise les chutes de toile de parachutes pour confectionner deux brassières. Faute de bouton, elle confectionne une minuscule boule avec du tissu, l'enserme et la fixe sur la brassière, puis elle fait une bride avec le fil subtilisé dans sa bouche. Afin d'enjoliver les deux brassières, elle se sert d'une aiguille et du fil pour faire de petits picots de dentelle autour du col et des manches. Ensuite, elle commence le « burnous ». Elle divise sa propre couverture, la coupe avec les ciseaux « égarés » ou plutôt détournés. Elle effiloche la couverture pour trouver du fil, afin de pouvoir assembler, surfiler, ourler le burnous. Enfin, elle double ce vêtement avec la chemise de soie bleue du fusillé Jacques Hervieu transmise par le révérend père Birin. Puis elle brode d'immenses initiales sur le burnous S.A. (Sonia Adam). ■■■ (à suivre)

* NDLR : Dans le cadre du Travail Allemand, notamment avec Peter Gingold.



2014 - L'ANNÉE DE NOMB

Capitulation sans conditions de l'ALLEMAGNE NAZIE
Le 8 MAI 1945

Quoi de plus naturel que de célébrer le 8 mai la victoire sur le nazisme, au terme d'une guerre qui fit 35 millions de morts en Europe ? Et pourtant : la célébration sera non fériée en 1948, fériée mais non chômée en 1953, célébrée en fin de journée en 1968 ; abolie par Giscard qui, désireux d'« ouvrir la voie de l'avenir » décide, « au nom de la réconciliation franco-allemande... de ne plus commémorer désormais cet anniversaire, qui sera ainsi le 30^e et le dernier », rétablie enfin par Mitterrand en 1981.

Non moins révélatrices : les fluctuations de la terminologie. Là où vous voyez une victoire, tel ou tel président préférera et ce n'est pas un lapsus, parler d'« armistice ».

Apparemment, l'histoire est plus politique qu'on ne voudrait l'imaginer. Conclusion : toute occasion est bonne d'analyser et d'enseigner la nature et les causes du nazisme. En relisant, par exemple, « Le choix de la défaite » d'Annie Lacroix-Riz... ■

1914. Echec de la paix. Assassinat de Jaurès. La fleur au fusil, on part pour « la der des der ». Jusqu'à la prochaine. La SDN n'aura pu l'empêcher. Du moins la construction européenne devait-elle nous assurer une Europe d'où la guerre serait bannie. Et ce sera l'intervention en Yougoslavie et aujourd'hui la déstabilisation de l'Ukraine où la violence monte... ■

Vu à la TÉLÉ



Plus jamais ça ? Et pourtant !
À voir absolument !

Sur Arte, l'excellent documentaire d'Antoine Vitkine : « Populisme, l'Europe en danger », que vous pouvez vous procurer en VOD ou DVD par ce lien :

<http://www.arte.tv/guide/fr/050481-000/populisme-l-europe-en-danger>

Bruit de bottes en Europe. Un documentaire coup de poing. Vitkine donne à voir les différents visages du populisme, c'est-à-dire de l'extrême droite, les manifestations inquiétantes de son succès et sa résistible marche vers le pouvoir. ■

1^{ER} JUIN
ENGAGÉS VOLONTAIRES

La prochaine cérémonie du souvenir en hommage aux combattants juifs étrangers volontaires morts pour la France (1939-1945) se tiendra au cimetière parisien de Bagneux le dimanche 1^{er} juin à 10h30. Venez nombreux !

RDV devant l'entrée principale, 45 avenue Marx Dormoy 92220 Bagneux. L'UJRE sera présente et invite tous ses adhérents et amis à y participer largement. ■



REUSES COMMÉMORATIONS

CÉLÉBRATION DE LA PREMIÈRE JOURNÉE NATIONALE DE LA RÉSISTANCE. Enfin !

Quoi de plus naturel et pourtant cette journée, les associations d'anciens combattants la réclamaient depuis la victoire ! Il aura fallu attendre près de 70 ans pour qu'ils aient gain de cause.

C'est chose faite depuis l'adoption en novembre 2013 de la proposition de loi déposée par Jean-Jacques Mirassou, sénateur socialiste de Haute-Garonne. Il incombe dorénavant à l'enseignement du second degré de transmettre les valeurs de la Résistance, celles qui s'incarnent aussi dans le programme du *Conseil National de la Résistance* (CNR). Mots clés que ceux de valeur et de programme. La Résistance est parfois réduite à quelques épisodes héroïques, façon western. Pourtant tous ceux qui ont combattu, que ce soit à Londres, dans les maquis ou dans les camps ont rêvé à ce que la France devrait être et faire après la guerre : **aux Jours heureux**, pour reprendre le titre de la première édition du programme du CNR, constitué le 27 mai 1943, ce programme de gouvernement qui sera adopté à l'unanimité le 15 mars 1944.

Nous lui devons le rétablissement du suffrage universel, le vote des femmes, les nationalisations, la Sécurité sociale, les lois sur la presse : tous acquis dont le MEDEF s'emploie systématiquement à nous dépouiller.

Nous lui devons des valeurs porteuses d'avenir : l'esprit de rébellion, le refus de l'injustice, de l'humiliation, du déshonneur. « *Plutôt vivre debout que mourir à genoux* », disait la Pasionaria. Dire non et agir en conséquence.

Le 27 mai 2014, de multiples événements célébreront en France cette journée. Parmi eux, à Paris, les associations d'anciens résistants tiendront des stands sur la place de l'Hôtel de Ville.

L'UJRE et *Mémoire des Résistants Juifs de la M.O. I.* seront heureuses de vous y rencontrer.

Cette journée s'achèvera par une cérémonie de ravivage de la flamme à l'Arc de Triomphe où se rendront nos délégations, menées par Paulette Szlikfarscey (déportée-résistante de la section juive de la MOI). ■

* loi n° 2013-642 du 19 juillet 2013 parue au JO n° 167 du 20 juillet 2013



« SEUL DANS BERLIN » DE HANS FALLADA

par Jeanne Lafon Galili

La vie de l'écrivain allemand Hans Fallada – de son vrai nom Rudolf Ditzgen (1893-1947) – ressemble à un film expressionniste des années 30, gris et tragique : morphinomane, grand fumeur, alcoolique, petit voleur maintes fois incarcéré... mais pour nous grand écrivain et en particulier auteur de *Seul dans Berlin* (1947), le titre allemand me paraissant beaucoup plus expressif : *Jeder stirbt für sich allein*.

Car les nazis font régner dans la ville une atmosphère si glaue que ses habitants semblent la traverser comme s'ils fuyaient, seuls, un danger qu'ils sentent sans savoir d'où il viendra.

Mai 1940, la France a perdu la guerre, les nazis sont euphoriques. La caméra plonge dans un immeuble modeste de la rue Jablonski à Berlin. Début magistral qui permet au narrateur de découvrir, tout en montant ; au premier, une juive persécutée et pillée, Frau Rosenthal ; les minables, bavards et paresseux, Borkhausen et Enno Klug, le mari de la postière, petit bonhomme sans dignité, joueur malchanceux, séducteur larmoyant : les deux, amis ennemis, figures d'un lumpenprolétariat que les nazis peuvent facilement utiliser, et enfin Anna et Otto Quangel, un couple qui se veut en dehors de tout ce qui se joue dans le pays. La mort de leur fils unique va déclencher comme une prise de conscience. Otto, visage en lame de couteau, profil en bec d'aigle est là, « seul dans Berlin », et seul, il prend la décision, folle et dérisoire, d'avertir les habitants de cette grande ville prisonnière des SS. C'est donc l'histoire d'un couple sans histoire qui se lance dans une aventure : écrire des cartes postales sur lesquelles il dénoncera les mensonges, les horreurs du nazisme. Tous les dimanches, le contremaître ébéniste, Otto Quangel, s'applique à écrire, seul d'abord puis aidé de sa femme, des phrases dénonciatrices, un appel à la Résistance sur des cartes postales. Au mépris du risque, il dépose ses cartes dans les escaliers des immeubles les plus fréquentés, sur un palier, le rebord d'une fenêtre et se perd dans la foule. Anna est d'abord désappointée d'une initiative qu'elle juge dérisoire, insignifiante. « *Que ce soit vain ou non, Anna, dit-il, s'ils nous attrapent, ça nous coûtera la tête* ». Les SS, le commissaire Escherich ne com-

prennent pas qui ils sont et où ils sont : espions, arrestations musclées n'y font rien. Otto et Anna, pendant deux ans, échappent aux recherches, aux dénonciateurs, aux mouchards qui hantent la ville. Les dimanches leur sont devenus sacrés, les textes qu'ils écrivent, de plus en plus longs et convaincants. Mais quand Otto sera arrêté, le commissaire aura beau jeu de lui faire remarquer l'inutilité de son combat : « *Toutes ces lettres, toutes ces cartes, nous ont été remises spontanément. Les gens venaient les rapporter en courant, comme si elles leur avaient brûlé les mains...* »

Un homme, une femme ont défié le pouvoir nazi jusqu'à la mort après avoir été torturés sans perdre un instant leur dignité. Dans leur ombre, oppresseurs et pitoyables acolytes donnent au roman un tour à la fois grotesque et tragique. Ainsi, Enno Kluge séduisant Hette, veuve « *flétrie* » et maternelle. Enno grotesque qui malgré ses mensonges, apitoie Hette par ses larmes qui coulent si facilement, « *lente-ment d'abord, puis à torrents...* » Il ne lui reste plus qu'à laisser « *tomber le visage sur l'ample et maternelle poitrine de la femme* » Et ce « *petit bonhomme* » larmoyant finit par toucher tant il a été manipulé par le commissaire Escherich qui doit se débarrasser de cette pièce à conviction et le fait « *se suicider* », se noyer dans une séquence dramatique, ultime promenade vers un lac, dans la nuit de Berlin : « *Deux coups claquent. Le commissaire sentit l'homme s'affaïsser entre ses mains. En voyant le cadavre glisser de la passerelle, Escherich eut un geste comme pour le retenir ; puis haussant les épaules, il vit la masse inerte fouetter l'eau et disparaître aussitôt.* »

C'est un roman politique, brechtien, avec une morale, des personnages dont certains sont d'une seule pièce mais auxquels on croit, à la fois extérieurs à eux – un détail du visage, leur allure les caractérisent – et dans leur intériorité – par le passage au présent par exemple. Apparente simplicité : les bons et les méchants. Mais comme le dit le Conseiller : « *Ce ne sont pas d'autres hommes. Ils sont un peu plus nombreux, et les autres sont un peu plus lâches* » Et en effet, lâcheté. Ce qui envahit les habitants de la ville, c'est la peur. La peur omniprésente. Elle rend les

gens ennemis les uns aux autres, ennemis à eux-mêmes, elle transpire sur leurs visages, dans leur façon de vivre. Elle paralyse non seulement les opprimés qu'ils sont devenus mais aussi les oppresseurs. Prêts à ramper devant leurs supérieurs, celui qui torture aujourd'hui peut être torturé demain.

Et justement l'habileté de Fallada fait émerger deux personnages antagonistes : le commissaire et Otto Quangel. Mais Otto a vaincu sa peur. Il peut oser affronter le commissaire. La seule faute qu'il se reproche a été « *de vouloir agir seul, alors que je sais qu'un homme seul n'existe pas* ». Ce qui devait être un interrogatoire se transforme en un dialogue qui écrase enfin l'assurance d'Escherich. Ce dernier met fin à sa peur et à l'inanité de sa vie. L'Obergruppenführer SS commande à Quangel de « *débarrasser* » le corps. Le narrateur a cette conclusion pleine d'ironie tragique : « *Ainsi, le seul homme qu'Otto Quangel eût converti entraîna encore pour le vieux contremaître quelques pénibles heures de travail de nuit* ».

En ce moment où l'on nous rappelle ce que fut la Résistance en France, ce roman nous oblige à nous tourner, les yeux grands ouverts, vers les combattants allemands qui furent arrêtés, torturés, déportés. La scène est Berlin tout entier. A partir d'une histoire réelle découverte dans les dossiers de la Gestapo, celle d'un couple d'ouvriers, Otto et Lisa Hampel, exécutés le 8 avril 1943 à la prison de Plötzensee pour faits de résistance, Hans Fallada écrit une fiction, à la fois insoutenable et pourtant humaniste, d'une ville sous influence, « *l'un des plus beaux livres sur la résistance allemande antinazie* » (Primo Levi). ■

* Hans Fallada, *Seul dans Berlin* :

Version censurée parue en RDA, traduit par A. Vandevoorde et A. Virelle, Éd. Denoël, Folio, 2004, 560 p., 8,90€



Version non censurée, traduit par Laurence Courtois, Éd. Denoël et d'ailleurs, 2014, 736 p., 26,90€



Rwanda 94

par Nicole Mokobodzki

« Une histoire française,
une histoire africaine,
une histoire d'empire »

Patrick de Saint-Exupéry

Dernier génocide du XX^e siècle

En parler est dérisoire, ne pas en parler est criminel. Raul Hilberg conclut « *La destruction des Juifs d'Europe* » sur le génocide du Rwanda, avec cette amère constatation : « *L'histoire s'était répétée* ». Il y a vingt ans, le 6 avril 1994, l'avion à bord duquel se trouvent les présidents du Burundi et du Rwanda est abattu. Les FAR (*Forces Armées Rwandaises*) et les *Interahamwe* (miliciens) vont alors en cent jours assassiner un million de Tutsis. Cela fait écho. Plus d'un million de morts selon le *Collectif des Parties Civiles pour le Rwanda*, un million selon la Croix-Rouge et huit cent mille « seulement » selon l'ONU. Tout génocide donne lieu à des protestations négationnistes ainsi qu'à des batailles de chiffres. Cela encore fait écho. Ajoutons que ce génocide eut aussi ses Justes : des Hutus qui cachèrent des Tutsis, voire se battirent à leurs côtés ; des Français qui inlassablement œuvrèrent pour faire connaître la vérité. Leur conception de l'honneur de la France.

Premier génocide du XX^e siècle : la colonisation en question

Coïncidence : si le dernier génocide du XX^e siècle s'est produit en Afrique, dans un pays colonisé par les Allemands, puis placé sous mandat belge jusqu'à son indépendance en 1962, c'est aussi en Afrique qu'avait été commis, en 1904, le premier génocide du siècle, le massacre des Héréros¹, dans une colonie alors allemande, dont le premier gouverneur ne fut autre qu'Heinrich Goering, le père d'Hermann Goering. Autre écho. Il s'agissait d'exterminer ceux qui, avec leur chef, Samuel Maharéro, s'étaient soulevés contre le colonisateur. Bilan : 30 à 40 000 morts. A l'occasion du centenaire du massacre, la ministre allemande de la coopération a demandé pardon au peuple Héréro de Namibie. Peut-être que le premier crime, c'était la colonisation. Sans elle, ce massacre n'aurait pas eu lieu.

La colonisation belge

Quand la SDN place le Ruanda-Urundi sous la tutelle belge, la population compte théoriquement une majorité de Hutus, agriculteurs, une minorité de Tutsis, éleveurs, et quelques Twas, potiers. Tous parlent la même langue et, monothéistes dès avant la colonisation, seront plus tard, à 90% de fervents catholiques. L'organisation de la société est clanique et certains clans sont interethniques.

Mais depuis le milieu du XIX^e siècle, les colonisateurs sont adeptes des théories raciales. Ainsi les Belges sont-ils convaincus que, remarquables par leur



L'IDÉOLOGIE COLONIALE DE LA RACE

haute stature, leur teint clair, leurs traits racés, leur intelligence, les Tutsis ne sont pas de vrais Noirs : ce sont des nilotiques qui forment une élite. Quoi de plus naturel dès lors que de s'appuyer sur eux pour gouverner les autres ? Le pari aurait pu réussir n'était la soif d'indépendance des Tutsis. Renversement d'alliance : le colonisateur explique aux Hutus qu'ils sont exploités, mais pas du tout par les Blancs, par les Tutsis ! Il les désigne à leur haine, à leur vindicte. Ainsi, le premier crime fut bien la colonisation, qui impose de mentionner l'ethnie sur la carte d'identité. Écho. Il y aura même un équivalent du *Protocole des Sages de Sion*, avec un prétendu plan de colonisation du très riche Kivu, au Congo. Et plus tard, on dressera des listes de Tutsis pour être certain de les tuer tous.

Ni l'Allemagne nazie, ni la colonisation belge n'ont eu le monopole des théories raciales et du racisme. La France eut Gobineau, Gustave Le Bon, Alexis Carrel. Dépassés ? L'école de la République a pourtant enseigné la théorie des races. Il est quand même bien commode d'avoir l'alibi de la supériorité raciale pour dépouiller des peuples. Et cette arrogance couve toujours sous la cendre. Rappelons-nous : « *Dans ces pays-là, un génocide, ce n'est pas trop important* »*.

Spécificité du génocide rwandais

L'extermination des juifs s'est faite dans des camps de concentration, à l'abri des regards et les voisins pourront dire : « *Nous ne savions pas* ». Au Rwanda, c'est en plein jour, devant les télévisions du monde entier que les génocidaires *Interahamwe* tuent, ivres de bière et de sang, avec un luxe de cruauté digne d'un Malaparte. Quand *La Question* d'Henri Alleg parut, Sartre déclara : « *Ce qu'il y a de grave, ce n'est pas qu'il y ait des tortionnaires dans l'armée française, c'est de savoir qu'avec 90% des appelés du contingent, on peut faire des tortionnaires* ». Cela suppose une méthode.

C'est bien ce que dénoncera, à Arusha, devant le Tribunal Pénal International pour le Rwanda (TPIR), l'ancien commandant de la MINUAR (Mission d'assistance des Nations Unies au Rwanda), Roméo Dallaire, auteur du terrible *J'ai serré la main du diable*² : un génocide

aussi expéditif, aussi massif, cela ne s'improvise pas. « *Tuer un million de gens et être capable d'en déplacer trois à quatre millions en l'espace de trois mois et demi, sans toute la technologie que l'on a vue dans d'autres pays, c'est tout de même une mission importante. Il fallait une méthodologie. Il fallait des données, des ordres ou tout au moins une coordination.* »

Faire la lumière

A l'époque, tous ceux qui doivent savoir savent et se taisent. Il est alors urgent d'occulter la vérité. Silence assourdissant. Rôle des médias dans ce que l'on appelle la fabrique de l'opinion publique. Aujourd'hui, grâce aux révélations des témoins, des acteurs, notamment militaires, des journalistes, des juristes, des chercheurs, des commissions d'enquête, de la justice, tous ceux qui veulent savoir le peuvent. Il suffit de le vouloir et de lire. « *Que ceux qui n'auront pas le courage de lire cela se dénoncent comme complices du génocide rwandais* », écrit Yolande Mukagasana³. Notre gratitude aux rescapés qui ont eu le courage de témoigner, à tous ceux qui, journalistes ou autres, ont inlassablement enquêté. Aucun d'entre eux n'a vraiment guéri. On ne guérit pas d'un génocide. On fait avec.

Ça ne s'est pas fait en un jour

C'est en 1959 qu'ont lieu les premiers massacres et que commence l'exode des Tutsis vers les camps des pays voisins. Cette année là, âgé de deux ans, Paul Kagame fuit avec sa famille en Ouganda où, vingt ans plus tard, il combattra Idi Amin Dada. D'autres fuient au Burundi, au Kenya, en Tanzanie. Il faudra encore trente ans pour que la violence se transforme en crime d'État(s). En 1990 le journal *Kangura* publie *Les dix commandements du Hutu* qui se résument à un seul : tout Hutu doit tuer les Tutsis, quand bien même ceux-ci seraient ses enfants. En 1994, un directeur d'école dira benoîtement à un gendarme français éberlué : « *J'avais 82 enfants ; il m'en reste une vingtaine, j'ai dû tuer les autres, y compris les bébés complices.* (!) » S'ajoutent des interdictions rappelant les lois de Vichy. Ainsi l'armée ne peut-elle recruter des Tutsis. L'idéologie est en place. Reste à la propager et à la mettre en actes.

Le rôle criminel des médias

Il faut des moyens puissants pour transformer un peuple en peuple d'assassins, de tortionnaires, de voleurs, d'incendiaires. C'est à quoi s'emploie, entre autres, la Radiotélévision *Mille Collines* dite Radiotélévision *La Mort*, une radio privée : financée par quels capitaux ? Elle

participe à la déshumanisation des Tutsis : ce ne sont que des nuisibles, des cafards, des serpents. Elle alterne musique populaire et appels au meurtre. C'est le début d'une effroyable chasse à l'homme. Ordre est donné à tous de se rendre aux « *barrières* » pour tuer les Tutsis, sans relâche : cela s'appelle « *aller au travail* ». Même les enfants. Théoneste, huit ans, demande à la radio : « *Est-ce qu'un enfant peut tuer un Tutsi ?* » « *Mais bien sûr, est-il mignon ! Il n'y a pas d'âge pour tuer des Tutsis* ». On rend compte des exploits. Tant de morts ici, tant d'autres ailleurs.

Tandis que les hommes se livrent à la chasse aux « serpents », débusquent les « cafards », les femmes volent. Au bout de quelque temps, d'ailleurs, ceux-ci se présentent d'eux-mêmes, sûrs qu'ils sont de mourir. Ils demandent pardon et soudoient les tueurs, implorent qu'on les tue d'une balle dans la tête pour en finir avec l'angoisse, pour échapper à la machette, au viol, au sadisme.

La cruauté est essentielle au conditionnement psychologique. « *Manches courtes ou manches longues ?* » demande-t-on. Selon la réponse on coupe la main ou le bras. Parfois les corps victimes « coupés » mais vivantes sont jetés dans la rivière qui les entraîne vers les sources du Nil : « *Rentrez chez vous !* ». On coupe les pieds et les mains de Chantal, 17 ans, qui agonise sur place. Le soir



Crânes des victimes - Mémorial de Kigali

tombe. C'est l'heure de boire de la bière et de se reposer. Le lendemain, Chantal vit toujours. Elle prie pour le salut de ses assassins. En témoigne Révérien⁴ qui a vu tuer 43 membres de sa famille, éventrer les femmes, fracasser les bébés. Cachée dans les herbes, Yolande entend : « *Muganga, on va la violer... Lui couper les seins... Moi, ce que j'aimerais c'est qu'on l'attache à un arbre et que, sous ses yeux, on coupe les bras de ses enfants avant de les tuer.* »

La cruauté est une drogue, le viol une arme. Combien de rescapées infectées par le SIDA ?

Dès octobre 1994, l'Unesco, dans un souci déclaré de prévention, demande que soit étudiée :

« *L'influence exercée par la propagande incitant au génocide diffusée par l'intermédiaire de la radiotélévision ou de la presse, notamment dans des situations de conflits interethniques et interconfession-*

nels.» *L'étude est confiée au CNRS. Les résultats en sont publiés, sous la direction de Jean-Pierre Chrétien, sous le titre « Rwanda. Les médias du génocide »*⁵.

Le rôle déterminant de l'Église catholique

Les médias sont relayés par une partie du clergé. Mais cela, c'est le dernier tabou. On tue partout : aux barrières, dans les stades, dans les écoles, dans les hôpitaux. On tue aussi dans les églises. Certains prêtres tentent de faire respecter le droit d'asile. D'autres livrent les réfugiés. Une partie du clergé, du haut clergé, est complice du génocide. Que les fonctionnaires d'autorité donnent des ordres, c'est dans la nature des choses. Quand, dans une population d'une aussi fervente piété, des prêtres livrent leurs ouailles, ils trahissent leur mission pastorale. Pis, ils enseignent que tuer l'autre – des « cancrelats » – n'est pas pécher. Revient en écho cette remarque d'Élie Wiesel : « Tuer des rats, ce n'est pas assassiner ». Sans la complicité active d'une partie du clergé, le génocide eut sans doute été impossible. Quand on sut que Yolande Mukagasana écrivait son récit, on vint la voir de Rome pour tenter de l'en dissuader. Un évêque présumé génocidaire exerce impunément son ministère en France. Le TPIR a condamné deux prêtres pour génocide. Quant au Vatican, il n'a pas fait droit à la demande d'excommunication émise par l'évêque de Das es Salaam.

L'échec de la communauté internationale

Restent à déterminer les responsabilités au niveau des États et, tout d'abord, de la communauté internationale. Successeur de Kofi Anan, le Secrétaire général des Nations Unies, Ban Ki-moon évoque, lors des cérémonies du 7 avril, la honte de ne pas avoir empêché les massacres : « J'ai rencontré des rescapés du génocide, j'ai écouté leur chagrin. Lorsque j'ai visité pour la première fois le mémorial de Gisozi, j'ai vraiment senti le silence de la mort, le silence de ceux qui sont partis et le silence de la communauté internationale. Nous aurions pu faire mieux, nous aurions dû faire plus encore. »

Tous les États mêlés de près ou de loin ont admis leur part de responsabilité. Tous sauf un : la France dont le Premier ministre déclare, le 8 avril, dans son discours de politique générale : « Je n'accepte pas les accusations injustes et indignes qui pourraient laisser penser que la France s'est rendue complice d'un génocide au Rwanda. Son honneur, c'est toujours de s'interposer entre les belligérants. » Déshonorant usage du mot honneur. Position intenable à terme, comme le président Kagame le note : « Aucun pays n'est assez puissant – même s'il pense l'être – pour changer les faits... après tout, les faits sont têtus ».

Les faits sont accablants. Les faire connaître et agir sur les causes !

Le puzzle est aujourd'hui assemblé. Les responsabilités sont connues. Si, pour Mitterrand, « Dans ces pays-là, un génocide, ce n'est pas trop important »*, cela le fut pour des journalistes comme Jean Chatain, Jean Hatzfeld, Patrick de Saint-Exupéry, pour certains militaires de l'opération Turquoise qui à ce jour ne comprennent toujours pas pourquoi, quand 20 000 Tutsis et Hutus solidaires étaient assassinés sur la colline de Bisesero, ils reçurent l'ordre de se retirer. L'honneur de la France, ce sont eux qui le défendent. C'est l'Association Survie, c'est la Commission d'enquête Citoyenne, c'est le Collectif des Parties Civiles pour le Rwanda. Les citoyens français ont le droit, le devoir de demander compte de l'usage que leurs élus ont fait de leurs deniers et de leurs voix. Et, pourquoi pas, de revenir sur une Constitution qui octroie au président de la République des pouvoirs régaliens. Il manque ici cette réparation symbolique qu'est la vérité. La refuser, c'est condamner Marianne à errer, moderne Lady Macbeth en proie à ses fantômes : « La tache ! La tache ! Il y a du sang sur cette petite main-là. Tous les parfums de l'Arabie ne sauraient effacer cette tache ».

Tout est dans les livres à commencer par « L'inavouable » de Patrick de Saint-Exupéry, sur place en 1994, qui a rencontré des témoins à tous les niveaux, suivi les travaux de la Commission d'enquête parlementaire. Tout est parti de la cellule africaine de l'Élysée. La livraison d'armes avant, pendant et après le génocide, la formation des Interahamwe, la protection des tueurs, le réarmement subreptice des Forces Armées Rwandaises c'est-à-dire des génocidaires qui, vaincus, gagnent le Congo voisin. Peu s'en fallut que Kigali ne soit bombardée : voir, signalé par *Le Monde*, le témoignage de Guillaume Ancel, ancien capitaine de l'armée française.⁶

Quels étaient, cela dit, les enjeux ? L'Afrique, perçue comme pauvre, est en fait mortellement riche. En diamants, par exemple, en uranium, en coltan, ce minerai indispensable à la fabrication de nos téléphones portables. Quant aux rouages de l'exploitation, ils sont impitoyablement démontés dans les livres de François-Xavier Verschave⁷, qui part de la Françafrique pour enchaîner sur la Mafiafric internationale : mondialisation oblige et qui démonte les rouages des « Républiques souterraines », lesquelles n'ont pas grand-chose à voir avec les réalités et les illusions de « nos démocraties occidentales ».

Tout est déjà dans *Rwanda 94*⁸, pièce présentée en 1999 au Festival d'Avignon, dont la représentation ne fut possible à Paris que pendant trois jours : œuvre collective d'une troupe belge, le Groupov,

avec la participation au niveau de l'écriture et de la représentation d'une rescapée : Yolande Mukagasana. C'est certainement l'œuvre théâtrale la plus importante de la seconde moitié du XX^e siècle. Est-ce un hasard si l'un des personnages, Jacob, y apporte son grain de sel ?

« Ainsi les fantômes des morts réclamaient justice. Et moi qui n'ai pas connu mon père, car mon père et son père étaient mort un jour d'avril dans un camp de Pologne, moi je dis : "S'il est vrai qu'il soit un temps pour chaque chose sous le ciel, alors il faut qu'il y ait aussi un temps de la justice et je suis sorti dans la rue" ». Rien ne se construira sans la justice, pas la vengeance. « Un génocide a été perpétré au Rwanda en 1994 visant la communauté Tutsi. Ce crime des crimes étant imprescriptible, tous ceux qui se sont rendus coupables d'un tel forfait doivent être jugés. Seule la justice rendra aux victimes et aux rescapés la dignité, seule la justice permettra aux bourreaux de réintégrer la communauté des hommes. »* A quoi Géraud de la Pradelle fait écho : « Les hommes qui ont rendu la République française complice du "crime des crimes" nous doivent des comptes »⁹. Et, oui, François Chatain a raison quand il écrit « J'accuse ». Du temps de Dreyfus déjà, l'honneur de la France fut de reconnaître et de réparer. Elle dut pour cela se démarquer de ceux qui l'avaient déshonorée, elle et son armée. Elle en sortit grandie.¹⁰ ! ■

* NDLR Termes par lesquels François Mitterrand qualifiait le génocide du Rwanda, rapportés par Patrick de Saint-Exupéry dans *Le Figaro* du 12/01/98 et repris dans son ouvrage *L'inavouable - La France au Rwanda*, Les Arènes, 2004.

1. **Tristan Mendès France**, *Les Héréros, le génocide oublié*, film sur www.lautre-site.com/new/edition/explo/hereros
2. **Roméo Dallaire**, *J'ai serré la main du diable - La faillite de l'humanité au Rwanda*, Éd. Libre expression, 2003, 684 p., 26€
3. **Yolande Mukagasana**, *La mort ne veut pas de moi*, biographie, Éd. Laffont, 1997, 268 p., 20,50€
4. **Révérien Rurangwa**, *Génocidé*, Éd. Presses de la Renaissance, 2006
5. **Jean-Pierre Chrétien, François Dupaquier, Marcel Kambanda, Joseph Ngarambe**, *Les médias du génocide*, Éd. Karthala avec RSF, 1995
6. **Guillaume Ancel**, *Vents sombres sur le lac Kivu*, The Book Edition sur Internet, 2014
7. **François-Xavier Verschave**, *Complicité de génocide ? La politique de la France au Rwanda*, Éd. La Découverte, 1994 ; *La Françafrique - Le plus long scandale de la République*, Éd. Stock, 1998 ; *Noir silence - Qui arrêtera la France Afrique ?*, Éd. Les Arènes, 2000 ; *De la Françafrique à la Mafiafric*, Éd. Tribord, 2004 et avec Philippe Hauser, *Au mépris des peuples - le néocolonialisme franco-africain*, Éd. La Fabrique, 2004
8. **Le Groupov**, *Rwanda 94 - Une tentative de réparation symbolique envers les morts à l'usage des vivants*, Éd. Théâtrales, passages francophones, 2002 ; DVD chez l'Harmattan.
9. **Géraud de la Pradelle**, *Imprescriptible - L'implication française dans le génocide tutsi portée devant les tribunaux*, Éd. Les Arènes, 2005.
10. Cf. l'excellent site de l'association Survie Rwanda : <http://survie.org/>

À lire Le remarquable travail de la Revue d'histoire de la Shoah, n° 190, janvier-juin 2009, *Rwanda. Quinze ans après. Penser et écrire l'histoire du génocide des Tutsi*, Éd. Mémorial de la Shoah ainsi que *Le génocide des Tutsi rwandais, 20 ans après* dans la revue d'histoire *Vingtième siècle* (n° 122)

À voir deux expositions :

- l'une au **Cercle Bernard Lazare** : du 9 au 30 mai 2014, de Francine Mayran **PORTRAITS MÉMOIRES**
- et l'autre au **Mémorial de la Shoah** : réalisée en partenariat avec l'association *Ibuka France* (Souviens-toi www.ibuka-france.org) visible jusqu'au 5 octobre + Cycle de films du 18 mai au 5 juin + Témoignages le 25 mai.



Commémoration

À BEAUNE-LA-ROLANDE ET À PITHIVIERS DIMANCHE 18 MAI 2014

- 10h - Dépôt de gerbes au monument de Beaune-la-Rolande (rue des Déportés)
- 11h30 - Cérémonie principale au monument de Pithiviers (square Max Jacob)
- 12h30 présentation de l'implantation de 4 baraques réalisée par les étudiants du BTS Géomètre du lycée Gaudier Bredzka de Saint-Jean de Braye (45) à la demande du Cercil

Information

UDA - Union des Déportés d'Auschwitz- 01 49 96 48 48 maisonauschwitz@wanadoo.fr

Cercil - Centre d'étude et de recherche sur les camps d'internement dans le Loiret et sur la déportation juive / Musée-mémorial des enfants du Vél d'Hiv' - 02 38 42 03 91 cercil@cercil.eu

Religions

FRANÇOIS NE FAIT PAS LE PAPE*

par Henri Levart

Le premier anniversaire de l'élection du nouveau pape a donné lieu à une kyrielle de qualificatifs dont l'énumération pourrait, à elle seule, éviter l'écriture d'un article. Énumérons néanmoins : *Un renouvellement en marche* – *L'espoir ressuscité* – *François porte la parole dans les plaies de la société* – *Le pape François invite à combattre la misère* – *Un pape révolutionnaire* – *Le pape est-il libéral ?* – *Le Vatican face aux attentes des fidèles* – *Vatican, famille, morale : le pape François bouscule l'Église* – *François a su devenir le curé d'un village mondial* – *L'effet François* – *François pape star* – *La papauté en eaux troubles* – *Le pape François fait le ménage* – *Tous fans du pape François* – *Un remède au vide spirituel* – *Le pape François et la parole de vie* – *Le pape François, un charisme fondé sur la pratique des vertus* – *François, le printemps de l'Évangile* – *François, un pape pour tous*. ...

Un pape pour tous ? S'il s'agit du devenir de l'humanité, acceptons-en l'augure car le souverain pontife semble s'impliquer dans de nombreux domaines allant bien au-delà du dialogue interreligieux, s'agissant des sphères de la pensée ou de la vie matérielle. Adeptes de la doctrine sociale de l'Église, se limiterait-il à la théologie de la pauvreté ?

Un renouvellement en marche ? Contrairement à ses deux prédécesseurs, le pape, sur le chemin tracé par Jean XXIII, multiplie les déclarations, les décisions, les gestes symboliques ouvrant des fenêtres au catholicisme tant du ressort de l'idéologie, de la morale, du fonctionnement ecclésiastique que des problèmes sociaux et sociétaux.

Sans oublier, évidemment, les travaux d'Hercule, ardues et périlleux : la réforme de la Curie. Ajoutons l'ouverture des archives de Pie XII.

Les forces progressistes ne peuvent faire la fine bouche face à cette situation nouvelle. Un grand nombre de concitoyens catholiques étaient effectivement en attente de paroles fortes, hostiles aux dogmes libéraux. Certes, le pape n'est pas marxiste et vraisemblablement pas en passe de le devenir. Cependant ses analyses du capitalisme prédateur, des marchés financiers coupables des horreurs anti-civilisationnelles sont un formidable apport aux combats émancipateurs. Le négliger, y être indifférent par un anticléricalisme soupçonneux porterait un grave préjudice à nos objectifs unitaires. L'extrême droite, les intégristes de tous bords, les néonazis ne s'y sont pas trompés, profitant du débat sur le mariage pour tous afin de berner et d'entraîner de braves gens dans leur sillage. Ce qui ne fut pas sans dommages lors des élections municipales où s'exprimèrent angoisse, souffrance et colère à l'encontre d'une politique aux antipodes des promesses présidentielles.

S'il faut espérer que la réaction ne parvienne pas à rendre éphémère l'espoir suscité par les positionnements actuels du Vatican, en les bornant à l'horizon interne de l'Église, il convient plus que jamais de tendre la main, d'écouter, de dialoguer avec respect. Bref, il est urgent de se rassembler avec les croyants dont la grande majorité est désireuse d'une société juste et fraternelle, d'un monde pacifique. ■

* Le titre de la chronique est emprunté à des catholiques, pour qualifier la simplicité affichée par le pape.

3 MAI - JOURNÉE MONDIALE DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE -

GABRIEL GARCIA MARQUEZ : UN GRAND JOURNALISTE

La *Journée mondiale de la Liberté de la presse* est l'occasion de dénoncer les graves atteintes commises au-delà de l'hexagone contre le droit à une presse libre qui fonde les démocraties. Mais cette liberté ne se divise pas. En France, la liberté de presse est l'un des nombreux acquis du CNR qui est remis en question. L'indépendance des journalistes et le pluralisme sont menacés par la constitution de groupes médiatiques entraînant l'uniformisation des contenus. L'ensemble des journalistes, en précarisation croissante, doit faire moins avec plus tandis que la qualité s'en ressent et que la confiance des lecteurs est en baisse.

Cette Journée est aussi l'occasion de

saluer le grand journaliste que fut **Gabriel Garcia Marquez** : la littérature a perdu un grand écrivain, l'information un grand journaliste. Après le coup d'État de Pinochet, Garcia Marquez avait décidé de « mener la guerre de l'information », une guerre que pour leur part les États-Unis menaient avec une virtuosité assassine. Il la mena en collaborant d'abord à l'agence cubaine *Prensa Latina*, puis en créant à Carthagène la *Fondation pour le nouveau journalisme ibéro-américain*, lieu de formation qui grâce à une réflexion exigeante sur l'éthique et la pratique du journalisme eut une profonde influence sur le traitement de l'information dans tous les pays de l'Amérique latine. ■

CHRONIQUE DE
SIMONE
ENDEWELT

« MARIONNETTES-NOUS ! »

À voir

du 15 au 25 mai

Un festival de marionnettes jeune public au Théâtre aux Mains Nues. Comme tous les ans à la même époque, une sélection de spectacles à partir de 3 ans. Un franc succès. Le programme est consultable sur theatre-aux-mains-nues.fr. Réservation : 01 43 72 19 79.

Éloi Recoing, directeur artistique et pédagogique du Théâtre aux Mains Nues, metteur en scène, écrivain et traducteur, maître de conférences à l'Institut d'Études Théâtrales de

l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, vient d'être nommé à la Direction de l'Institut international de la Marionnette de Charleville-Mézières.

Dans le quartier Saint Blaise, avec son équipe, il fait un travail culturel au niveau du quartier, de ses habitants et des écoles. ■

LUC BONDY MET EN SCÈNE UN
TARTUFFE HAUT EN TALENTS ET EN FINESSE

De nombreux metteurs en scène se sont frottés au Tartuffe de Molière. La version scénique de Luc Bondy fait entrer les vers prosodés de Molière dans la salle à manger d'une famille de la bourgeoisie provinciale contemporaine, pratiquante, servie par des domestiques à demeure. Orgon fait figure d'un homme d'affaires aux principes bien trempés qui a recueilli sous son toit un homme pauvre apparemment très pieux, dont il s'est entiché au point d'en être complètement aveuglé. Même procédé que pour « *Les fausses confidences* » de Marivaux, la scène est ouverte et le spectateur est dès son installation invité à porter son regard sur ce microcosme familial. C'est un peu comme un laboratoire où l'on serait au cœur même de la respiration des personnages, où l'on observerait la pathologie d'une famille ordinaire, avec ses failles, que viendrait révéler l'arrivée d'un tiers extérieur. La scénographie du renommé Richard Peduzzi nous offre un vaste plateau clair (sol à damiers, murs blancs, étage balconnet, rideaux de velours lourds), où les acteurs évoluent (mouvements, déplacements très étudiés et signifiants) et qui permet des entrées et des sorties continuelles, des jeux de cache et de surveillance.

Plus que l'histoire d'un imposteur, Luc Bondy a voulu mettre en lumière celle « d'un aveuglement, d'un manipulé et d'une famille ébranlée par l'introduction d'un tiers ». L'angle du regard est très important chez Luc Bondy, d'autant que la pièce tourne autour « du voir et ne pas voir », de l'influence. Comme le dit le metteur en scène : « *Qu'est-ce qui fait qu'Orgon puisse être manipulé par Tartuffe sinon que ce dernier s'insinue dans une fêlure* ».

On a beau connaître le Tartuffe de Molière, celui de Luc Bondy est un



Lorella Cravotta, Gilles Cohen, Pierre Yvon, Françoise Fabian, Yasmine Nafidi, Clotilde Hesme

concentré de talents et d'intelligence. On y rit au moment où le drame point, où les contradictions s'exacerbent. Tout se déroule à fleur de peau. Du talent, il y en a à foison, d'abord Dorine (Lorella Cravotta) avec son franc-parler, la merveilleuse Elmire (Clotilde Hesme), Orgon (Gilles Cohen), Damis (Pierre Yvon) débordé par ses affects, Mme Pernelle (Françoise Fabian) campée dans un fauteuil roulant, et le fabuleux Micha Lescot**, Tartuffe entre contrition simulée et désirs non contenus ; la talentueuse Cécile Kretschmar nous a concocté des maquillages et coiffures incroyables ; et bien sûr le brillant metteur en scène, « attentif à ce qui fait parler les corps », « à ce qui trouble les esprits et les désirs », sait parfaitement, à partir de la personnalité de chaque acteur, faire s'exprimer les corps, les passions. Le mouvement est signifiant, et pas seulement le texte ; il s'échappe comme un trop-plein, les désirs contenus s'expriment malgré eux, sous forme d'explosion des sens, ou bien de ratés qui font sourire. ■

* Jusqu'au 6 juin à l'Odéon-Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier

** Micha Lescot, jeune acteur reconnu (plusieurs Molières), l'inoubliable narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, téléfilm de Nina Companeez, est issu d'une famille d'acteurs qui nous est proche : Jean, son père, comédien, ancien des foyers de La Commission centrale de l'enfance auprès de l'UJRE, David, son frère, dramaturge, musicien et metteur en scène, auteur de l'épopée musicale *La Commission centrale de l'enfance* qui lui valut le Molières 2009.

CULTURE



Cinémathèque française

HENRI LANGLOIS, LE CENTENAIRE

Henri Langlois a collectionné des trésors sur lesquels il veillait « *tel le dragon* ». Personnellement, je le connaissais bien et lui dois beaucoup. Henri m'a invitée plus d'une fois à voir des films en sa compagnie, à rencontrer des gens de cinéma chez lui et Mary Meerson, dans leur appartement près du parc Montsouris, ou à visiter le bric-à-brac incroyable de son musée qui demeura longtemps fermé au public. Henri aimait aussi susciter des rencontres incroyables. C'est grâce à lui, par son intermédiaire, que j'ai pu passer une soirée entière avec King Vidor ou être présentée à Charles Chaplin. Au-delà du bonheur de ces rencontres, j'ai toujours connu Henri manquant d'argent pour lui-même et pour la Cinémathèque. Le faste, il le réservait à la réception de ses artistes, toujours logés dans les plus grands hôtels. Les subventions de la Cinémathèque étaient maigres et le personnel en souffrait, stoïque, attendant parfois son salaire durant des mois.

Si Henri Langlois a été un formidable collectionneur-montreur de films, il faut reconnaître qu'il n'a pas été un très bon administrateur et la gouvernance

de la Cinémathèque exigeait que de l'ordre y soit mis.

C'est à Dominique Païni que l'on doit cela. Sous sa direction, la Cinémathèque française a rationalisé sa gestion et l'a modernisée, entreprenant une politique de stockage, d'inventaire, de conservation et de restauration des films, puis la réintégration dans la Fédération des Archives du film.

Sciatique oblige, je n'ai pu jusqu'ici aller voir l'exposition Henri Langlois**, mais de ce que je connais de Dominique Païni, qui dirigea aussi la Cinémathèque française, il semble que son exposition soit conçue loin de toute nostalgie passiste, et en lien avec la modernité et les créations d'avant-garde notamment dans les arts plastiques.

Ce que n'aurait certainement pas renié Henri Langlois, qui a toujours regardé le cinéma d'abord comme œuvre plastique. ■

* En mai, sur mon site www.lauralauffer.com : mes souvenirs sur Henri Langlois et des échanges de courrier de la Cinémathèque française avec l'Association des usagers de la Cinémathèque que j'ai présidée, des extraits d'une émission de France culture où j'étais invitée pour cette association disparue en 1982.

UN SPECTACLE DE MARIE VITEZ*, TENDRE ET POÉTIQUE

Platero y yo est le célèbre récit poétique de Juan Ramon Jiménez (prix Nobel de littérature en 1956), qui décrit la vie et la mort de l'âne Platero, compagnon du poète. Berçant le quotidien et les rêves des habitants de l'Espagne et de l'Amérique Latine, les écoles s'y sont référées pour l'apprentissage de la lecture. Marie Vitez, elle, a eu beaucoup de chance puisqu'elle y a appris à lire à l'âge de 5 ans, en grande section de maternelle, dans la version jeunesse traduite en français. Elle se souvient encore combien la beauté des textes a bercé son enfance, et de ce petit âne qu'elle dessinait et qui est devenu son ami pour la vie. C'est cela qu'elle a voulu transmettre à d'autres enfants. Elle s'empare de l'esprit du récit de Jiménez dont on fête cette année le centenaire, pour en faire un spectacle qui a la

douceur de la ouate, les senteurs, les odeurs et les couleurs de l'Andalousie. Ce n'est pas une histoire à proprement parler mais un voyage, une traversée des saisons dans cette belle campagne andalouse marquée par les fleurs odorantes et colorées, les insectes bruissants, « *bourdonnant le jour et stridulant la nuit sous la lune* », la lumière. Il y a quelque chose d'intime dans la relation entre Platero et la narratrice, « *une suite d'instant de vie, de sensations, de sentiments*. » Tandis que Marie Vitez, la comédienne, raconte à l'intérieur de « la lanterne magique » tout en projetant des couleurs, des matières et des silhouettes d'ombre, Fred Costa, le musicien, accompagne l'univers sonore avec sa clarinette basse : évocation de l'enfance, de l'amitié, du midi, de la nature. Nous entendons gambader le petit Âne avec brio et gaité. Passant à l'extérieur, la comédienne manipule des masques, des plisages, des objets d'enfance : autant de représentations de l'Âne. Avec ce petit âne gris, devenu compagnon de la narratrice, nous faisons une virée dans la poésie des mots et c'est un vrai bain de bonheur et de tendresse. À voir les enfants dans la salle de « l'Ogresse », rue des prairies, les yeux écarquillés et n'en perdant pas



une miette, courez vous aussi, avec vos enfants et petits-enfants, à la prochaine représentation, le 21 mai, au Théâtre aux mains nues**. Vous ne serez pas déçus. ■

* Marie Vitez, comédienne, gère l'association « Les amis d'Antoine Vitez »

** *Platero est mon ami*, à partir de 3 ans au 7 Square des cardeurs (niveau 43 de la rue Saint Blaise) Paris 20^e Réservations : 01 43 72 60 28

LA RÈGLE DU JEU
PARTIE DE CAMPAGNE

de JEAN RENOIR

Après la sortie de *La Règle du jeu* (1939), c'est le tour de *Partie de campagne* (1936).

La règle du jeu est considérée comme l'un des plus beaux et influents films de l'histoire du cinéma. Or, pour l'avoir réalisé, Jean Renoir fut copieusement insulté, conspué et des spectateurs enragés saccagèrent les salles qui montraient le film. La critique de gauche aussi abandonna Renoir, jugeant qu'il se fourvoyait dans un film où valets et maîtres se mêlent dans un même hallali. Quittant la voie du cinéma naturaliste et réaliste inspiré de Zola (*La bête humaine*, 1938) ou de Flaubert (*Madame Bovary*, 1933), Renoir avait placé ce film sous les auspices mêlés du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, de Marivaux et des *Caprices de Marianne* de Musset.

Le cinéaste a poussé très loin sa direction d'acteurs dans un jeu inspiré de la *Commedia dell'arte* et du vaudeville. La virtuosité du jeu de Dalio, comme du reste de la troupe, nous éblouit encore aujourd'hui. Si pour les personnages, l'amour et les cœurs voltigent à toute vitesse, c'est dans le chaos d'une époque et d'une société pourries. Nul autre film, en 1939, ne donne autant l'avant-goût amer de la catastrophe dans laquelle sombrera bientôt l'humanité. *La Règle du jeu* bouleversera aussi les codes de l'image cinématographique par sa conception de la perspective dans la construction de sa profondeur de champ et par la simultanéité de son action. Le film est révolutionnaire par sa critique d'une société et par son esthétique. Aujourd'hui, sa virtuosité comme sa modernité ne se démentent pas, film dont François Truffaut disait qu'il était le « *film des films* ».

Partie de campagne, inspiré de la nouvelle homonyme de Guy de Maupassant, reste fidèle à la critique sociale du texte d'origine et célèbre la sensualité et la nature, dans un esprit qui rappelle les peintures d'Auguste Renoir, son père. ■

TROIS SŒURS DU YUNNAN

de Wang Bing

Ce film est un documentaire de surprenante beauté sur le quotidien âpre de trois petites filles du Yunnan abandonnées à elles-mêmes quand la mère est partie et le père travaille à la ville. Le cinéaste montre une Chine noyée dans la brume et les montagnes où le sort cruel fait à l'enfance perpétue le passé ancestral, loin de la Chine industrielle et urbaine qu'il filmait dans *À l'Ouest des rails*. Le cinéma de Wang Bing, c'est l'humain, avant tout. Le Centre Georges Pompidou lui rend hommage, en sa présence, jusqu'au 26 mai. ■





LIVRES

CHARLES DOBZYNSKI :**"MA MÈRE, ETC., ROMAN"**

par Marianne Delranc-Gaudric

Avec *Ma mère, etc., roman*, Charles Dobzynski nous peint le panorama poétique d'une vie et d'un siècle dont il fut à la fois le témoin et l'acteur. Comme son précédent opus, *Je est un juif, roman*, ce livre est un roman en vers (des décasyllabes), divisé en strophes toutes égales, de vingt vers chacune, au sein de dix chapitres. Ne vous étonnez pas de cette forme versifiée du roman : elle se rattache à une très ancienne tradition, puisque les premiers romans français – épopées et romans d'amour – furent écrits en vers, en décasyllabes justement.

Il s'agit bien ici de l'épopée du vingtième siècle et d'une histoire d'amour : amour pour sa mère, venue de Pologne, pleine d'espoir, s'usant à des travaux au noir sur sa machine à coudre, mais « sachant Peretz par cœur » ; et plus en demi-teinte, mais non moins importante, l'histoire de son père, résistant dans le réseau *Solidarité*. Pour l'épopée, vous y trouverez le récit incroyablement véridique de la façon dont il échappa, ainsi que sa mère, à la rafle du Vel' d'Hiv' grâce à la réminiscence soudaine d'une chanson de Mistinguett.

C'est sa mère qui l'incite à écrire, lorsqu'ils sont réfugiés, complètement démunis, dans une ferme isolée. Son père, retrouvé à Paris, en pleine guerre, lui enseigne l'alphabet hébraïque et l'allemand. Tout jeune adolescent, il entre dans le réseau de la *Jeunesse juive* et, comme Gavroche, « déplace les pavés » pour la Libération de Paris. Il publie alors son premier poème dans *Jeune Combat*. Mais la mort de son père en 1946 l'oblige, tout jeune, à reprendre, dans son atelier, le travail de tisserand, et la mort dans l'âme, à abandonner études et poésie, entre les remontrances savoureuses (traduites directement) et les mots d'amour de sa *yiddish mame*.

Arrêtons-nous un instant, car ce résumé ne rend pas compte de la verve de l'écriture : les vers et les rimes rythment les événements, et les mots s'y rencontrent en de belles métaphores inattendues :

*J'entends toujours le tic-tac des machines
Qui mélangeaient le briquet et l'abricot,*

ou, à propos de son père :

*Moi je voyais dans ses toiles célestes
Cet astre que l'amour porte à son front (p.46).*

La poésie fut la plus forte. À partir du chapitre 4, Charles Dobzynski retrace l'histoire de son itinéraire poétique, intellectuel, politique. Sa mère le soutient dans son amour de la poésie, cette mère dont il trace le portrait tout au long du livre, cette mère si confiante en Staline à cause des « exploits de l'Armée Rouge » (p.60), croyante mais sans trop, préférant « la Répu-

blique emblème du savoir » aux « prêches du rabbi » (p.65). Il publie d'abord des poèmes dans la revue du lettriste Isidore Isou, mais se rend compte que la pure déconstruction lettriste n'est pas son avenir ; et c'est Éluard qui parraine, en 1949, la publication de deux de ses poèmes dans *Les Lettres françaises*. Puis Elsa Triolet le lance dans l'*Anthologie de La Belle Jeunesse* en compagnie du poète haïtien René Depestre, d'Alain Guérin, de Jacques Roubaud et d'autres jeunes poètes. Ses amis se nomment Jean Sénac, Gaston Baissette.

Soutenu par Aragon, il entre ensuite à *Ce soir* et son travail de journaliste modèle son écriture, jusqu'à l'heure actuelle :

*Mon écriture est celle d'un journal
Tant pis pour les arcanes poétiques ;
C'est dans le minerai des mots banals
Que l'écriture aussi prend sa mesure (p.179) ;*

et c'est ce parti-pris qui rend ce livre si facile à lire : car ne croyez pas que lire ces vers soit compliqué, au contraire, tant ils ont l'air primesautiers – « ont l'air » seulement, car ils sont travaillés ; par exemple ce portrait de sa mère :

*Là de ta bouche un sourire s'échappe,
un papillon cousu par la clarté,
une aile en toi, frange d'éternité,
et l'on dirait qu'un nuage te drape
de ce bonheur comme une ombre fugace...*

Au fil des pages, Charles Dobzynski dresse aussi un beau portrait d'Aragon dont il fut l'un des auditeurs attentifs ; surgissent ainsi des strophes : Aragon en son jardin, Aragon à l'imprimerie des *Lettres françaises*, ou au café d'à côté... Il rend également hommage à Elsa Triolet, avec laquelle il travailla pour son anthologie de *La poésie russe*, « Elsa femme courage », « Elsa flamboyante » enthousiasmée par Johnny Halliday...

Formé par Georges Sadoul à la critique cinématographique, il fut amené à rencontrer les plus grands cinéastes, parmi lesquels Godard, Losey, Louis Malle, Tavernier, tous ceux de la Nouvelle Vague. Passent aussi dans ce panorama tous les artistes qui firent la gloire de ce grand journal culturel que fut *Les Lettres françaises*, auquel il collabora également. Outre Blaise Cendrars et Jean Marcenac, le poète-philosophe-résistant, défilent ainsi dans le chapitre 6 les « Amis et illuminateurs » : le poète Henri Pichette avec qui il reçut le prix du Comité National des Écrivains en 1954, Jean Lurçat à Saint-Céré, André Schwartz-Bart, Marc Chagall dont il traduisit les poèmes yiddish pour *Les Lettres françaises*, René

« Il s'acharnait tout le jour au tissage,
Nul ouragan n'aurait pu le plier » (p.46)

Char, Nicolas Guillén, Philippe Soupault, Pablo Neruda, Guillevic, Tristan Tzara, Aimé Césaire, Rouben Mélik, Asturias, Nezval... qui se lèvent, vivants, de ces pages.

Puis viennent, au chapitre 7, les soubresauts du stalinisme : comment il apprit l'exécution de Markish, cher au cœur de sa mère, ainsi que de onze autres écrivains yiddish en 1952 ; ce que devinrent les poètes Tibor Tardos, Brodsky ; sa visite à Paradjanov tout juste libéré ; la condamnation, dans *Les Lettres françaises* de l'intervention soviétique à Prague en 1968. Il consacre alors une grande partie de sa vie à faire connaître la littérature yiddish, que ce soit par la traduction de Dora Teitelbom, du poète israélien Avrom Sutzkever, la revue *Domaine yiddish*, ou la rédaction de son *Anthologie de la poésie yiddish* :

*Pour toi aussi mère, c'était pour toi
Qu'il me fallait recueillir tant de graines »*

écrit-il (p.136).

Il adapte et publie en France des œuvres de son ami Nazim Hikmet, si proche en écriture :

*Je reprenais un par un les maillons
De ce tissu du sien du mien langage*

écrit-il (p.147). Cette métaphore du fil et du tissage parcourt non sans raison le livre, texte et tissu ayant même étymologie ; par exemple il écrit au début du livre, à propos de son père, dont il parle peu, mais dont on comprend, dans cette sorte d'absence ou de présence en creux, l'importance capitale :

*Je suis issu de ces tissus sans nombre
Qu'il caressait avant de les lier (p.45)*

comme si les tissus réels avaient donné naissance au tissu du langage.

Puis, tourné vers tout ce qui annonce le futur, il écrit des récits de science-fiction ; et – autre sorte de journalisme – il entre à la direction de la revue *Europe*...

La dernière partie du livre dessine, en écho au début, un portrait touchant de sa mère âgée. Combien il lui fut difficile de se dégager de son emprise ! Et la mort de cette mère tant aimée coïncide presque avec celle d'Aragon, autre ombre tutélaire...

En quoi pourrais-je enfin me reconnaître ?

s'interroge pour finir le poète.

*Se reconnaître juif », répond-il
Car être juif n'est rien que débusquer
En chaque chose un peu de sens masqué (p.181),*

c'est être « entre deux mondes », à la fois « autre » et « pareil » – et surtout en avoir conscience, pourrait-on ajouter, car chaque homme est à la fois autre et pareil. Mais c'est aussi l'écriture qui l'a créé :

*Ce qui se crée en moi d'original
Tient dans le chant, le seul roseau qui pense ;
Un fil sans fin par les mots se délie
Qui l'a tissé ?*

se demande-t-il (p.182) ; et cette même métaphore nous renvoie de nouveau au début du roman, au fil de laine tissé par son père dans son atelier :

*père enchanteur de lainages subtils
entretissait la lumière avec l'ombre,
et se tramait ma mémoire en leurs fils :*

« fil », « fils » dans les deux sens du terme, de son père autant que de sa mère, car que fait-il d'autre, tout au long du roman, que de tisser la lumière avec l'ombre et nous montrer la moire de sa mémoire ? ■

* Charles Dobzynski, *Ma mère, etc., roman*, Éd. Orizons, 2013, 192 p., 18 €

INVITATION - Chers lecteurs de la PNM,

Notre ami **GABRIEL GARRAN** serait très honoré de votre présence à la lecture de :

« GÉOGRAPHIE FRANÇAISE »

par Marie-Christine Barrault
le Lundi 19 mai 2014 à 20H
au Reid Hall, Paris 6°

organisée par Nadine Eghels - Tschann librairie - Les éditions Flammarion, avec le concours de la DRAC, de la Région Ile-de-France et de la Ville de Paris.

Participation aux frais : 12 €, étudiants 6 € (caisse ouverte à partir de 19h15 à la librairie Tschann).

Réservation : nadine.eghels@wanadoo.fr

REID HALL

4 rue de Chevreuse Paris 6°
(M° Vavin, RER C Port-Royal)

www.textes-et-voix.asso.fr

TSCHANN LIBRAIRIE

125 boulevard du Montparnasse Paris 6°

www.tschann.fr

« ... Écrit dans une langue française sublime et riche, légèrement surannée, c'est un livre très attachant qui nous apprend beaucoup sur nous-mêmes et sur les autres, au-delà d'une destinée peu commune. C'est une leçon de vie, un témoignage unique, un roman de formation. » ■

Simone Endewelt,
in la PNM n° 315 d'Avril 2014



* Gabriel Garran, *Géographie française*, Éd. Flammarion, 2014, 305 p., 18 €